UN

FILS DE FAMILLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

MM. BAYARD ET DE BIEVILLE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 25 NOVEMBRE 1852.

NOUVELLE EDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, EDITEUR
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

ARMAND D'ALBER DE BOISSE, engagé volontaire dans un régiment de lanciers....	MM. BRESSANT.
ALPHONSE DESHAYES, colonel de ce régiment (35 à 40 ans, 1er rôle) *.....................	LAFONTAINE.
KIRCHET, maréchal des logis........	LESUEUR.
CANARD, trompette....................................	PRISTON.
LARIDON, lancier...........	THIÉBAUD.
FRÉDÉRIC, artiste, ami d'Armand..............	LANDROL.
FRANÇOIS, domestique..............................	BLONDEL.
EMMELINE, jeune femme.........................	Mme ROSE-CHÉRI.
Mme LAROCHE, sœur d'Alphonse...............	Mlle MÉLANIE.
MARIANNE, jardinière..............................	Mlle RAMELLY.
POMPONNE, cabaretière	Mme LESUEUR.

LANCIERS.

Au deuxième acte, des INVITÉS.

La scène est, au premier acte, dans un cabaret de la banlieue de Nancy.
Au deuxième acte, au château de Grandchamp, aux environs de Nancy.
Au troisième, chez le Colonel, à Nancy.

* Ce personnage est placé parfois dans ...s situations comiques; mais il ne doit pas être ridicule; il a les mani... ...eu soldatesques, le ton bref, le geste impérieux; mais ce n'en ...s un rôle sérieux et noble.

NOTA. S'adresser pour la mus... ...ubin, bibliothécaire et copiste, du théâtre; et pour la mise en ..., à M. Hérold, régisseur.

ACTE I.

Jardin de l'auberge de Pomponne dans la banlieue de Nancy. A gauche, premier plan, l'auberge; un peu en avant, un banc. — A droite, tonnelles sous lesquelles sont des tables et des chaises. —Au fond, porte d'entrée, au milieu d'une haie qui sépare la cour de la route. — Au deuxième plan, à gauche, une petite table de décharge. —Au deuxième plan, à droite, une table, bancs et chaises.

SCENE I.

Mme POMPONNE, CANARD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *assis sur le banc près de la porte de l'auberge, tenant une lettre.*

Non, je ne me trompe pas... Il me semble que sa sœur m'a bien dit à Maubeuge! Pauvre garçon! (*Pomponne et Canard sortent de l'auberge en portant une table, qu'ils viennent placer devant celle qui est déjà à droite, près des tonnelles.*)

CANARD, *continuant à parler.*

Et c'est comme ça qu'il m'a accepté pour son brosseur.

POMPONNE.*

Vous! un trompette! (*Elle pose brusquement la table, Canard tombe dessus, le nez en avant.*) Mille carabines! que vous êtes maladroit, M. Canard!

CANARD.

Ah! bien! Ah! bon! Ah! en v'là une! c'est vous qui lâchez la table, et c'est moi qui suis maladroit!

POMPONNE, *à Canard.*

Allons, bavard, rangez tout cela. (*Frédéric se lève et se dirige au fond, d'un air rêveur.*)

CANARD,** *alignant la table avec la première.*

Front! Alignement, ça y est. (*Il recule.*) Oh!

FRÉDÉRIC, *heurté par lui, et sans se retourner.*

Ne faites pas attention.

POMPONNE.

Excusez, monsieur. (*A Canard.*) C'est mon locataire.

CANARD.

Ah! cristi! Si j'avais su!

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de mal. — Madame, vous me ferez la note de ma dépense depuis hier au soir! je vais faire quelques courses

* Frédéric, Canard, Pomponne.

** Pomponne, Frédéric, Canard.

dans la ville... (*Regardant Canard.*) Eh! mais ce sont les lanciers qui sont ici en garnison!

CANARD.

Les lanciers dont desquels je suis trompette.

POMPONNE.

Oui, depuis un mois.

FRÉDÉRIC.

Ah! depuis un mois seulement... C'est donc cela.

CANARD, *à lui-même.*

C'est donc cela... Quoi?

FRÉDÉRIC, *venant à lui.*

Trompette, vous ne connaîtriez pas...

CANARD.

S'il vous plaît?

FRÉDÉRIC.

Non... Comment se nomme votre colonel?

CANARD.

Alphonse Deshaies.

FRÉDÉRIC.

Ah! ce n'est pas cela. (*Il sort.*)

SCENE II.

Mme POMPONNE, CANARD.

CANARD.

C'est donc cela!... ce n'est pas cela!... et puis bonsoir!... v'là un civil qui n'est pas poli!

POMPONNE* *apporte un panier, et s'assied au bout du banc, pour nettoyer des légumes.*

A propos de votre nouveau colonel, vous dites donc qu'il vous a choisi pour son brosseur?

CANARD, *rangeant des tabourets.*

Oui, Pompone, quoique trompette, choisi, c'est le mot! Figurez-vous qu'à son arrivée à Nancy, l'autre jour, pour se mettre à la tete de notre régiment de lanciers, tous beaux hommes, je dis.

POMPONNE.

Oh! tous! oh! tous!

CANARD.

Je suis peut-être pas beau z'homme!...

POMPONNE.

Allez donc toujours... après?

* Pomponne, Canard.

CANARD, *allant prendre sur la table du fond, à gauche, un tablier qu'il met.*

Voilà!... il dit qu'il dit à Kirchet, maréchal des logis : il me faudrait bien un brosseur, dit-il... Bon! que lui dit Kirchet... prenez le trompette Canard, c'est un bon enfant et musicien fini... Bah! dit le colonel, un trompette, ce n'est pas l'usage, mais c'est égal; faites-le-moi voir, qu'il dit... Eh! Canard, que me dit Kirchet! le colonel te demande. — Me v'là, que je lui dis... et le colonel me regardait, que j'en tordais ma dragonne comme ça... Pour lors il a dit, dit-il, soit, autant celui-là qu'un autre, quoiqu'il ait l'air bête. Les camarades ont ri. (*En parlant il vient s'asseoir au bout du banc.*)

POMPONNE.

Je crois bien.

CANARD.

Moi, j'ai été flatté...

POMPONNE.

Mais on dit qu'il n'est pas commode tous les jours, votre nouveau colonel.

CANARD, *ratissant une carotte.*

C'est un dur à cuire ... mais, bah! il me botte assez, moi! D'abord, il vous a une cuisine ravigotante, et pas plus tard qu'hier, sa sœur, une dame mûre, toute fière qu'elle est, m'a fait donner un bouillon... que ce n'est pas pour humilier votre marmite!... mais celui-là, à lui seul, avait plus d'œils que tous les vôtres réunis n'en ont jamais eu!

POMPONNE.

Ah! vous, la cuisine, c'est tout ce qu'il vous faut... Vous êtes sur votre bouche, monsieur Canard!...

CANARD.

Oh! si on peut dire!...

POMPONNE.

Mais avec tout ça, à présent que vous êtes le brosseur du colonel, vous ne serez plus le mien.

CANARD.

Moi! par exemple!... mais si fait que je vous brosserai! mais si fait que je vous frotterai, que je vous ratisserai... Tenez, tenez, que vous reluirez comme le soleil d'or de votre enseigne! Et quand je serai votre mari, cristi!

POMPONNE.

Oh! pour ça, faut lui en parler, au colonel! (*Elle se lève, le banc fait la bascule.*)

CANARD, *tombant.*

C'est fait! oh!...

POMPONNE, *près de la table du fond, sur laquelle elle a porté un panier à légumes.*

Hein?...

CANARD, *se relevant.*

Je dis... c'est fait...

POMPONNE.

Qu'est-ce qu'il vous a répondu?

CANARD.

Il m'a envoyé paître, d'abord. Mais quand il a su: un, que je n'avais plus que six mois à faire; deux, que vous étiez une ancienne vivandière; trois, que vous aviez les trois cents francs de rentes exigés par les ordonnances, pour qu'on ait l'avantage de nous épouser; il a dit qu'il consentirait à vous voir demain...

POMPONNE.

Demain!

CANARD.

Ne manquez pas de venir au moins, et d'apporter votre papier de rentes.

POMPONNE.

Suffit!... On n'oubliera rien, quoique je me demande de quoi le gouvernement se mêle d'exiger une dot pour épouser des oiseaux comme vous.

CANARD.

Çà se conçoit, Pomponne! La France ne peut pas permettre que ses lanciers épousent des va-nu-pieds.

POMPONNE.

Eh bien! alors, la France devrait bien aussi payer leurs dettes à ses lanciers.

CANARD, *reportant son tablier.**

Ah! vous dites çà à cause des camarades qui consomment chez vous, à crédit... Ecoutez donc! ils ne sont pas tous cossus comme le lancier Armand...

POMPONNE.

Ah! oui, en voilà un qui est gentil, et qui paye toujours rubis sur l'ongle!

CANARD.

Dame! on dit que c'est le fils d'un richard d'épicier de Paris, qui lui envoie des pruneaux.

* Canard, Pomponne.

POMPONNE, *rangeant des tabourets autour des tables.*

Ce n'est pas comme monsieur Kirchet, votre maréchal des logis... Lui avez-vous parlé comme vous me l'aviez promis?

CANARD.

Non, Pomponne.

POMPONNE.

Comment, non?

CANARD.

Voyez-vous, j'ai réfléchi : A de simples lanciers je ferai vos réclamations tantque vous voudrez... ça m'ennuiera; mais si ça vous est agréable, je m'ennuierai avec plaisir; au lieu qu'à des supérieurs, nix! (*Cris en dehors.*)

POMPONNE, *criant.*

Ah (*Elle court au fond.*)

CANARD.*

Hein! qu'est-ce qui est mort?

POMPONNE.

Eh pardine! c'est un âne qui s'emporte. — Ah! bon! ma closerie est enfoncée par la charrette...

CANARD.

Il n'y a pas de danger, v'là des lanciers qui l'arrêtent..

POMPONNE.

Tiens! c'est Marianne, la jardinière de Grandchamp!

CANARD.

Mais elles sont deux!

POMPONNE.

Je ne connais pas l'autre.

SCENE III.

LES MÊMES, MARIANNE, EMMELINE, LARIDON, DEUX AUTRES LANCIERS, *et ensuite* KIRCHET.

MARIANNE.

Merci, monsieur le lancier, merci!

EMMELINE, *entrant en riant.*

Ah! ah! ah! vous êtes trop bon!... Je ne me suis pas fait mal!...

LARIDON.**

Ah! dites donc, ma petite mère, on paye les droits au lancier.

EMMELINE *et* MARIANNE.

Quels droits?

* Pomponne, Canard.

** Marianne, Canard, Emmeline, Laridon, Pomponne.

LARIDON.

Eh! mais, un baiser donc!...

LES AUTRES LANCIERS.

Eh! oui!...

EMMELINE.

Un baiser! par exemple!

POMPONNE.

C'est juste!

AIR *de Fra Diavolo.*

EMMELINE.

Non, non, messieurs, non, laissez-moi,
Pour un secours, pour un peu d'aide,
Faut-il ici que l'on vous cède!
Vous n'obtiendrez rien, sur ma foi.

LARIDON.

Allons, ma belle, écoutez-moi.

EMMELINE.

Non, laissez-moi,
J' vous en prie!

LARIDON.

A chaque camarade,
A chaqu' bon enfant
D' ma brigade,
Un baiser!..

POMPONNE, *riant,*

Et les quatre au cent!

EMMELINE.

Non non, messieurs, non, laissez-moi.
Vous n'obtiendrez rien, sur ma foi!

LARIDON.

Allons, ma belle, écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, non! non, laissez-moi!

LARIDON.

Allons ma belle, écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, non! non, laissez-moi!

LARIDON.

Écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, laissez-moi!

LARIDON.

Écoutez-moi!

EMMELINE.

Non, laissez-moi !

ENSEMBLE.

LARIDON.

Écoutez-moi !

EMMELINE.

Non, laissez-moi !

LARIDON.

Écoutez-moi !

EMMELINE.

Non, laissez-moi.

KIRCHET, *paraissant au fond.*

Eh bien ! eh bien !... halte !

LES LANCIERS, *s'arrêtant**.

Le maréchal des logis !

CANARD.

V'là le rabat-joie !

POMPONNE.

Ma mauvaise paye.

EMMELINE, *courant à lui.*

Ah ! monsieur l'officier, défendez-moi !...

CANARD.

Un officier ! elle est bonne !...

KIRCHET.

Vous ne rougissez pas !... des militaires français !... des lanciers ! vouloir t'enlever de force un baiser, à la beauté ! ah ! fi ! vous n'êtes pas dignes de porter la lance !...

EMMELINE.

La lance des chevaliers !

KIRCHET.

Des chevaliers, comme dit la villageoise !... elle est éduquée, la petite !... vous mériteriez d'être transvasés dans les dragons, les cuirassiers, les hussards ou tout autre corps dépourvu de lances. (*Mouvement des Lanciers.*)

POMPONNE.

Tiens ! tiens ! tiens !

EMMELINE.

A la bonne heure ! il est gentil celui-là !

MARIANNE.

Merci, monsieur l'officier.

CANARD, *à part.*

L'officier !... encore !...

* Canard, Laridon, les Lanciers, Kirchet, Emmeline, Marianne, Pompone.

LARIDON.

Je vas vous dire, maréchal-logis.

KIRCHET.

Silence !... Permettez-moi, jeune colombe effarouchée, de montrer à ces butors comment on s'y prend pour obtenir de la personne la plus délicate... (*Il la prend dans ses bras et va pour l'embrasser.*)

EMMELINE.

Mais non ! mais non !

LES LANCIERS, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

POMPONNE.

C'est donc çà !

MARIANNE.

Monsieur le lancier !

KIRCHET.*

Laissez faire ! Vous ne pouvez pas vous opposer à ce que je donne une leçon à mes hommes... et si je disais à cette petite.

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

Votre joue, ô jeune bergère
Comm' la pêch', fruit des beaux jours
A tout c' qu'il faut pour me plaire...
Elle a les mêmes contours,
Elle a le même velours.
On peut, dire, quant à la nuance
Qu'elle a le même vermeil !
C'est ferm', c'est doux, c'est vermeil !
Laissez voir si, comme je l' pense
Le gout z'est aussi pareil.

EMMELINE.

Ce serait bien joli... mais çà ne me toucherait pas

KIRCHET.

Oh ! que si !

EMMELINE, *se défendant.*

Oh ! que non !

MARIANNE, *repoussant Kirchet.*

Par exemple !

POMPONNE.

Bah ! un baiser !

EMMELINE, *se sauvant.*

Mais, non !... non !... (*Kirchet la poursuit.*)

* Canard, Laridon, Kirchet, Emmanuel, Marianne, Pomponne.

CANARD.

Il l'aura !

LES LANCIERS, *riant.*

Il ne l'aura pas. (*Armand paraît au fond.*)

MARIANNE, *à Kirchet.*

Ah ! dites donc, vous !

EMMELINE, *se sauvant.*

Laissez-moi !

KIRCHET, *la poursuivant.*

J'en aurai deux ! (*Armand tousse.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, ARMAND.

ARMAND.

Hum !

CANARD.

Ah ! c'est Armand !

EMMELINE, *courant à lui.* *

Monsieur, monsieur ! je vous en prie !...

MARIANNE, *aux Lanciers.*

Si vous la touchez, morbleu !

TOUS, *riant.*

Allons donc !

ARMAND.

Hum ! qu'est-ce que c'est !... qu'est-ce qu'il y a ?...

KIRCHET.

Laisse donc ! c'est un baiser qui m'est dû ?...

ARMAND.

Par cette jolie fille ?

EMMELINE.

Je ne dois rien à personne !

LARIDON.

Si ! nous avons arrêté son âne qui s'emportait.

ARMAND.

Eh bien ! alors, embrassez son âne !

EMMELINE.

Voilà !

MARIANNE.

C'est juste !

TOUS, *riant.*

Farceur !

* Canard, Laridon, Marianne, Kirchet, Armand, Emmeline, Pomponne.

KIRCHET.

Je suis t'entrain de lui parler à l'oreille.

ARMAND, *le retenant.*

Mais vous voyez bien qu'elle n'aime pas les lanciers !

EMMELINE.

Si fait ! je les aime beaucoup... à cheval.

TOUS.

A cheval !

KIRCHET.

C'est z'une manière de nous y envoyer... à cheval.

ARMAND.

Cela m'en a l'air, vous repasserez... mais pas un jour d'inspection.

KIRCHET.

Hein ?

ARMAND, *le retenant.*

Car on vient de sonner le boute-selle...

TOUS.

Ah ! bah !

CANARD.

Ah ! bigre !

ARMAND.

Vous n'avez pas entendu !... Et c'est le colonel qui passe l'inspection !

EMMELINE.

Le colonel ?

KIRCHET.

Eh ! vite !... J'ai compromis mes galons !

CANARD.

Et moi, ma trompette !

KIRCHET.

Ah ! dites donc, les enfauts, après l'inspection, on se rafraîchira-t-ici ; c'est moi qui paye.

POMPONNE.

Alors, nix !... commencez par payer votre mémoire.

KIRCHET.

Qu'est-ce que c'est ?

CANARD. *

Hum !.. à l'inspection.

* Canard, Laridon, Kirchet, Armand, Emmeline, Marianne, Pomponne.

KIRCHET.

Et vivement !... mais, d'abord le baiser de l'étrier !

TOUS.

Oui !... oui !

EMMELINE.

Monsieur le lancier !

MARIANNE.

Ne touchez pas !

POMPONNE.

Voyons, mille carabines !...

ARMAND, *retenant Kirchet.*

Eh bien ! eh bien ! et le boute-selle !

KIRCHET.

Ah ! bigre !

CHOEUR.

AIR :

KIRCHET, LES LANCIERS *et* POMPONNE.

Quant le boute-selle
Donne le signal,
On quitte sa belle
Pour monter à ch'val.

EMMELINE.

La bonne nouvelle
Et l'heureux signal!
Ah ! ce boute-selle
Est vraiment moral.

ARMAND.

Je crois ma nouvelle
Fausse, c'est égal!
Je sauve une belle,
C'est toujours moral.

MARIANNE.

La bonne nouvelle,
C'bienfaisant signal
Loin d'nous les appelle,
Pour monter à ch'val.

KIRCHET, *seul.*

Tout c'qui port' la lance
Sait qu'le d'voir, cré nom!
Veut obéissance
Même avant Cupidon!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Kirchet, Armand, Canard et les Lanciers sortent vivement. Armand sort le dernier.)

SCENE V.

EMMELINE, MARIANNE, POMPONNE; *ensuite* ARMAND.

EMMELINE. *

Dieu! que j'ai eu peur!

POMPONNE.

Voyons! voyons! remettez-vous... Un baiser! on n'en meurt pas!

EMMELINE.

Mais un baiser, c'est déjà trop!

POMPONNE.

Ah bah! A la guerre comme à la guerre; faut bien faire la part du feu; s'ils vous donnaient tous ceux que j'ai reçus!

EMMELINE.

Miséricorde!

MARIANNE.

C'est que, voyez-vous, quand on n'a pas l'habitude de ces choses-là!...

EMMELINE.

Oh! quel honnête jeune homme, et quel service il m'a rendu gratis!...

POMPONNE.

Gratis! — Ce n'est pas sûr!

MARIANNE.

C'est vrai qu'il n'a rien demandé!

POMPONNE.

Monsieur Armand, lui! c'est le meilleur et le plus aimable...

ARMAND, *rentrant du fond.*

Merci, Pomponne!

EMMELINE, *effrayée*

Ah!

MARIANNE.

Tiens! c'est lui!

POMPONNE.

Et l'inspection?

ARMAND.

Bah! est-ce que vous croyez cela, vous!... C'est une alert pour débarrasser cette jolie fille de tous ces mécréants.

EMMELINE.

Ah! merci, monsieur le lancier.

POMPONNE.

Voyez-vous! et il revient chercher sa paye. **

* Pomponne, Emmeline, Marianne.

** Pomponne, Armand, Emmeline, Marianne.

ARMAND.

Ma paye? Quelle paye?...

POMPONNE.

Eh bien! le baiser que les autres voulaient lui prendre, donc?

EMMELINE.

Oh! non!

ARMAND.

Ne craignez rien, mam'selle; je ne prends jamais!..... j'accepte.

MARIANNE.

En ce cas, me v'là tranquille!...

ARMAND, *à Marianne, en riant.*

Tiens! je n'accepte pas de tout le monde!... D'abord il faut se connaître!

POMPONNE.

Au fait, dites donc, la jardinière, c'est la première fois que vous amenez cette jeunesse de nos côtés... Ni vue, ni connue!

EMMELINE.

C'est vrai!

MARIANNE, *avec embarras.*

Ah! dame!... parce que... voyez-vous... C'est la fille d'un métayer de chez nous...

EMMELINE.

Oui, c'est la fille d'un métayer de chez nous.

ARMAND.

Une belle fille!

MARIANNE.

Qui n'était jamais venue à la ville... Mais comme elle voulait voir les lanciers... (*Emmeline tousse.*)

ARMAND.

Ah! bah!

POMPONNE.

Tiens!... pas dégoûtée.

MARIANNE.

Non... c'est-à-dire...

EMMELINE.

Voilà ce que c'est... — Il n'y a pas longtemps que nous sommes dans la commune, — et l'autre semaine, un lancier à cheval a passé près de chez nous; je n'en avais jamais vu; j'ai trouvé que c'était gentil.

ARMAND.

Bien obligé, mam'selle!

EMMELINE.

AIR *du Colonel.*

Moi, j'aime leur petit chapeau,
Avec sa flamm' que l'vent travaille,
Leur veste qui leur pinc' la taille,
Et surtout leur petit drapeau
Qui semble voler à la bataille !
Les ch'vaux, les homm's, tout est beau dà,
Et si j'tombais à la milice,
C'est dans c'gentil régiment-là
Que j'voudrais prendre du service.

ARMAND, *à part.*

Elle est tout à fait appétissante cette petite !

MARIANNE, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle chante là ?

POMPONNE.

Le lancier flatte l'œil, c'est vrai !

EMMELINE.

Marianne m'a dit comme ça, qu'aujourd'hui, il y avait une revue, où l'on en verrait beaucoup... même le colonel ; et comme c'était le jour du marché, j'ai demandé à mon père la permission de venir avec elle, dans sa carriole.

MARIANNE, *à part.*

Je n'aurais jamais trouvé ça.

ARMAND.

A la bonne heure ! Vous êtes une fille de goût.

EMMELINE, *lui faisant la révérence.*

Vous êtes bien bon, monsieur le lancier.

POMPONNE.

Comme ça se trouve, il n'y a pas de revue aujourd'hui.

EMMELINE.

Oh ! il n'y aura pas de revue ?...

ARMAND.

Vous en êtes fâchée ?...

EMMELINE.

Mais beaucoup !

ARMAND, *riant.*

Décidément, vous aimez les lanciers... Oh ! il n'y a pas de mal, au contraire !... Eh ! bien ! je vous les montrerai, moi...

EMMELINE.

Et le colonel ?

POMPONNE

Elle y tient !...

ARMAND.

Oui, le colonel... il y a ce matin une inspection en grande tenue, par escadron successivement, au champ de manœuvre.

POMPONNE.

Ici près. *

MARIANNE.

Ah ! je connais.

EMMELINE.

Et commencera-t-elle bientôt, cette inspection ?

ARMAND.

Le premier escadron, le mien, est commandé pour dix heures, et je me charge de vous faire placer...

EMMELINE.

Du côté du colonel ?

ARMAND.

Du côté du colonel. (*A part.*) Elle est drôle !

EMMELINE.

Alors, Marianne, vous aurez le temps d'aller au marché, et puis vous viendrez me reprendre, pour aller ensemble au champ de manœuvre.

ARMAND.

C'est cela !

MARIANNE.*

En ce cas, je m'en vas bien vite. (*Elle court vers le fond, puis s'arrête.*) Dites donc, monsieur le lancier, voulez-vous m'aider à descendre mes mannes ?

ARMAND.

Comment donc! Avec plaisir, madame la jardinière.

MARIANNE, *sur la route, parlant en dehors de la haie.*

Et vous là-bas, vous oserez donc rester seule ici ?

EMMELINE.

Pourquoi pas, quand il fait jour !

POMPONNE.

D'ailleurs, mon auberge est très-bien fréquentée.

ARMAND, *riant.*

Tous les lanciers y viennent.

EMMELIINE, *de même.*

C'est tout dire.

ARMAND, *à part, à l'entrée.*

Elle a des yeux qui vous font chaud au cœur.

* Pomponne, Marianne, Armand, Emmeline.

MARIANNE.

Arrivez-vous... Pomponne, je vous recommande, c'te jeunesse, et puis ma carriole, et puis mon âne.

POMPONNE.

Soyez tranquille... vous retrouverez tout complet. (*Marianne sort suivie d'Armand.*)

SCÈNE VI.

EMMELINE, POMPONNE, *ensuite* ARMAND.

EMMELINE.*

Il a l'air très-bien ce soldat.

POMPONNE.

C'est un bon enfant, et très-poli avec les dames : ça n'embrasse pas une jeunesse de force ; ça se laisserait plutôt embrasser.

EMMELINE.

Vraiment?

POMPONNE.

Ah çà, la paysanne, qu'est-ce que vous allez faire ?

EMMELINE.

Dame ! mame l'aubergiste, si vous vouliez me donner là, dans votre maison, une jatte de lait et une galette, ça m'aiderait à attendre.

POMPONNE.

Tout de suite ; notre lait ne vaut peut-être pas celui de vos vaches, mais pour la galette !... Elle est toute chaude d'hier. Venez, venez !...

ARMAND, *au fond, en dehors, à Marianne qui s'en va par la droite, portant sur sa tête une manne, et tenant à la main un panier de fruits et de légumes.*

Bonne chance, la jardinière !...

EMMELINE.

Encore ce lancier !..

POMPONNE.

Vous avez bien de la peine à vous en aller, vous !

ARMAND, *derrière la haie.*

Non ; c'est que... je voulais vous dire : — Vous êtes bien dure pour mon maréchal-des-logis !... un brave garçon !...

POMPONNE, *sur le seuil de l'auberge.*

Pourquoi qu'il ne paye pas !...

* Pomponne, Emmeline.

ARMAND.

Ce n'est pas une raison pour lui faire des affronts devant le monde... (*A part.*) Comme elle me regarde!

EMMELINE, *à part.*

Il a l'air bien honnête.

POMPONNE, *allant à lui.*

Dame!.. je ne veux pas perdre mes quatre-vingts francs.

ARMAND. *bas.*

La preuve que vous ne les perdrez pas, c'est que les voici!

POMPONNE, *les prenant par-dessus la haie.*

Ah! bah!

ARMAND.

Chut! il m'a chargé de vous les remettre : donnez-moi son mémoire.

POMPONNE.

Je vas le faire, fallait donc le dire. Venez-vous, la paysanne? (*Elle rentre.*)

EMMELINE, *la suivant.*

Voici. (*Elle va pour sortir et s'arrête.*)

SCENE VII.

ARMAND, EMMELINE.

ARMAND, *à part, entrant et s'asseyant sur une table à droite.**

Je n'ai jamais vu de physionomie plus engageante!

EMMELINE, *de même.*

Si j'osais le faire causer!... je saurais peut-être... (*Elle fait mine de rentrer à l'auberge.*)

ARMAND, *toussant.*

Hum!

EMMELINE.

Ah! j'ai eu peur!

ARMAND.

Excusez! c'est que les camarades qui vous pressaient vivement tout à l'heure, ma belle enfant, ont dû vous donner une si mauvaise opinion de la galanterie militaire.

EMMELINE.

Que vous voudriez m'en donner une meilleure.

ARMAND.

Dame! par esprit de corps... Après cela, vous me direz peut-être que ce ne sont pas ces lanciers-là que vous espériez voir ici.

EMMELINE.

Ni ceux-là ni d'autres.

* Emmeline, Armand.

ARMAND.

Bah! et ce beau cavalier qui a traversé votre commune? (*Elle se détourne en souriant.*) Ce n'est pas lui qui vous a donné rendez-vous?

EMMELINE.

Ah! seigneur Dieu! non!... Je ne pourrais tant seulement pas le reconnaître ; je n'ai vu que son uniforme.

ARMAND.

Vrai! ce n'est pas pour lui que vous êtes venue à la ville ?

EMMELINE, *s'asseyant sur le banc à gauche.*

Mais non!... Par exemple! en voilà une idée!

ARMAND.

Pourquoi donc? (*Il se lève et s'approche du banc.*)

EMMELINE.

Eh bien!... c'était pour la revue: ça doit être si joli! tout le régiment à cheval! Et puis le colonel... Car je suis sûre qu'il est bien, votre colonel?... hein? Comme vous me regardez!

ARMAND, *s'approchant.*

Tiens!... il y a de quoi!... Mais comment se fait-il que moi, qui parcours tous les bals champêtres, à trois lieues à la ronde, je ne vous aie jamais rencontrée?

EMMELINE.

Bah! c'est que vous n'avez pas fait attention... il y en a tant d'autres!... et puis il est jeune?

ARMAND.

Jeune, qui cela?

EMMELINE.

Eh bien! lui, votre colonel...

ARMAND, *s'asseyant près d'elle.*

Ah! mon colonel, oui, oui... et peut-on savoir le nom de l'heureuse commune qui vous possède?

EMMELINE.

Que vous importe?

ARMAND.

C'est que j'imagine que cette commune-là va devenir ma promenade favorite.

EMMELINE.

C'est drôle! vous n'avez pas l'air de l'aimer.

ARMAND.

Votre commune?

EMMELINE.

Non!... votre colonel!

ARMAND.

Ah çà, mais que diable! qu'avez-vous donc à me parler toujours de mon colonel?

EMMELINE.

Moi! .. C'est que ça doit être beau, un colonel, avec des épaulettes, sur un cheval qui caracole!

ARMAND, *riant.*

Superbe!

EMMELINE.

A-t-il aussi un petit drapeau?

ARMAND.

Non, non.

EMMELINE.

Et un bon caractère?

ARMAND.

Non plus.

EMMELINE, *vivement.*

Comment! non!

ARMAND.

Qu'est-ce que cela vous fait?

EMMELINE.

Tiens! au fait, c'est vrai .. qu'est-ce que ça me fait!

ARMAND.

Revenons plutôt à votre commune, dont je vous demande le nom.

EMMELINE.

Pourquoi faire?

ARMAND.

Pour aller vous y voir... le dimanche... à la danse.

EMMELINE.

Moi, je ne sais pas danser.

ARMAND.

Je vous apprendrai, et avec ces jolis petits pieds, cela doit être facile...

EMMELINE.

Ça ferait causer; on est très-bavard chez nous; et puis mon père, le métayer, il se fâcherait... C'est qu'il n'est pas bon tous les jours, mon père, il a un caractère, tenez, comme votre colonel.

ARMAND, *se levant.*

Ah! bon! encore mon colonel...

AIR: *Si ça t'arrive encore.*

Pourquoi toujours m'en parlez-vous!

EMMELINE.

Pourquoi n'voulez-vous m'en rien dire?
J'suis très-entêtée, et chez nous
On m'dit toujours ce que j'désire.

(*Elle se lève.*)

ARMAND.

Pour les amoureux, c'est charmant!
Ils sont très-soumis, je suppose.

EMMELINE.

Dam! chez nous, on est trop galant
Pour me r'fuser quèqu'chose!

ARMAND.

Bah! vrai! c'est comme moi, et sans attendre l'ordre... (*Il lui prend la taille.*)

EMMELINE, *se dégageant.* *

Laissez donc!... et pourquoi que vous ne l'aimez pas, cet homme?

ARMAND.

Oh! je ne l'aime pas... c'est-à-dire, nous ne l'aimons pas... parce qu'il nous déplaît.

EMMELINE.

Mais pourquoi?

ARMAND.

Eh bien, parce que c'est un nouveau venu que nous ne connaissons pas, et qu'on a été nous le chercher dans un autre corps, au lieu de nous donner notre brave lieutenant-colonel, que nous aimions tous.

EMMELINE.

Ah! mais alors il a obéi, ce n'est pas sa faute... Et pourvu qu'il soit bon et gentil.

ARMAND.

Mais c'est qu'il ne l'est pas. Toujours grondant, toujours de mauvaise humeur, toujours prêt à vous flanquer au cachot ou à la salle de police; si vous croyez que c'est le moyen de nous faire revenir sur son compte.

EMMELINE.

Ah! il est méchant pour vous?

ARMAND.

Il ne me connaît as...

EMMELINE.

Là, vous voyez bien... il ne vous connaît pas, et vous en

* Armand, Emmeline.

dites du mal! Décidément, vous avez un mauvais caractère Adieu! (*Elle remonte.*)

ARMAND, *la retenant.*

Mais non!... Je veux que vous emportiez dans votre village une meilleure opinion de moi!

EMMELINE.

A quoi bon?... puisque vous n'y viendrez pas.

ARMAND.

Et si j'y allais!...

EMMELINE.

Vous n'y connaissez personne.

ARMAND.

Je vous y connaîtrai!

EMMELINE.

Ah! vous voulez rire... une pauvre paysanne comme moi!

ARMAND.

De soldat à paysanne, il n'y a que la main, et vous êtes si jolie, si spirituelle...

EMMELINE.

Oh! spirituelle, je ne sais tant seulement pas ce que ça veut dire!

ARMAND.

Cela veut dire... que vous me plaisez... que je vous aime...

EMMELINE.

Vous!

ARMAND.

Le diable m'emporte! et je vous retrouverai! fussiez-vous au fond des bois! J'aimerais même mieux cela!

EMMELINE, *riant.*

Oh! que c'est bête!... n'y venez pas surtout!... parce que mon père, le métayer ne rirait pas, et il a la poigne dure, savez-vous?

ARMAND.

Ce n'est donc pas comme vous qui avez les mains si blanches!

EMMELINE.

Dame! si je les ai bien lavées, n'est-ce pas!

AIR : *Si ça t'arrive encore.*

Mais laissez-moi partir... adieu!
Soyez gentil!

ARMAND.

En conscience,
J'ai droit au baiser...

EMMELINE.

Vous!... ah! m'sieu,
Après avoir pris ma défense!...

ARMAND.

Justement!... pour donner du cœur
A ceux qui prendront votr' cause !...
Faut montrer qu'à votr' défenseur
Ça rapporte quéqu'chose!...

(Il veut l'embrasser.)

EMMELINE, *le repoussant.*

Rien du tout.

SCENE VIII.

LES MÊMES, POMPONNE, MARIANNE, *puis* KIRCHET.

POMPONNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce qui se passe ?*

EMMELINE.

Il ne se passe rien.

ARMAND.

Malheureusement.

MARIANNE, *accourant.*

Eh vite! me voilà! J'arrive tout essoufflée; l'inspection est commencée.

EMMELINE.

Est-il possible?

ARMAND.

Commencée... ah! diable!

MARIANNE.

Il y a déjà deux escadrons de passés.

ARMAND.

Deux!... alors, mon affaire est claire!... gare la consigne!

POMPONNE.

Ou la salle de police!

EMMELINE.

Vous!

POMPONNE.

Courez, il est peut-être encore temps!

ARMAND.

Je ne demande pas mieux... *(Il va pour sortir.)*

KIRCHET, *paraissant au fond.*

Ah! vous êtes gentil! consigné, mon enfant!

* Emmeline, Pomponne, Marianne, Armand,

ARMAND.

Ah bon! encore une!

EMMELINE.

Pauvre jeune homme!*

ARMAND.

Vous me plaignez!...

EMMELINE.

Dame! c'est peut-être moi qui ai été cause de cette punition-là, en vous retenant.

KIRCHET.

Ah! bah! il y avait z'une autre inspection!

MARIANNE.

Comment! mam'selle...

POMPONNE.

Et le déjeuner qui attend!

EMMELINE.

Merci! merci! puisque Marianne vient me chercher...

MARIANNE.

Pardine! si vous voulez voir défiler les petits drapeaux devant le colonel qui est superbe.

EMMELINE.

Ah! dépêchons-nous. (*Elles vont pour sortir.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Polka militaire.*

ARMAND.

Dites-moi, ma belle,
Où je pourrai quelque jour,
Discret et fidèle,
Vous parler d'amour.

EMMELINE.

La revue est belle.
Adieu, j'y vais faire un tour!
Mon pèr' me rappelle
Chez nous, à la fin du jour.

POMPONNE, KIRCHET.

La revue est belle;
Allez vite y faire un tour,
Pour n'être plus cruelle
Et vous donner de l'amour.

MARIANNE.

La revue est belle,

* Marianne, Emmeline, Pomponne, Armand, Kirchet.

Nous allons y faire un tour!
Son pèr' la rappelle
Chez elle, à la fin du jour!

ARMAND, *retenant Emmeline.*

Le nom de votre village?
Dites-le moi, par pitié!

EMMELINE, *riant.*

Ah! m'sieu l' lancier, c'est dommage,
Mais vrai... je l'ai z'oublié!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(Emmeline et Marianne sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

ARMAND, KIRCHET, POMPONNE.

ARMAND.

Petite bégueule!

KIRCHET.

C'est là que vous en êtes!... Ce n'était pas, ma foi, la peine de se faire consigner.

ARMAND, *sans l'écouter.*

Oh! je la retrouverai!

KIRCHET.

Après votre consigne.

POMPONNE.*

Les lanciers vont venir! *(Elle range les tables et puis rentre à l'auberge.)*

ARMAND.

Bah! la consigne!

KIRCHET.

Ah! ne parlons pas folâtrement de la consigne!... Le colonel, qui était là quand le maréchal des logis chef vous a pointé, avait z'un air.. cristi! Lancier, vous régalez les amis, et quand la langue me tourne vous me donnez des leçons d'ostographe sur quoi que je suis moins n'à cheval que sur l'école de peloton.

ARMAND.

Ah ça, où diable, voulez-vous en venir?

KIRCHET.

J'en veux venir que quand nous étions t'entre nous...

ARMAND.

Z'entre nous.

* Armand, Kirchet, Pomponne.

KIRCHET.

Z'entre nous, vous croyez! je veux bien, je m'en rapporte à vous! Je disais donc que z'entre nous...

ARMAND.

Qu'entre nous.

KIRCHET.

Qu'entre nous! que z'entre nous, enfin vous savez ce que je veux dire. Je vous épargnais des corvées, des punitions, des consignes... Mais à présent, vzit! n'y comptez plus!

ARMAND.

Soit! mais il ne sera pas dit qu'une paysanne m'aura fait poser... (*Pomponne rentre et s'occupe au fond.*)

KIRCHET.

Pour le roi des Prussiens!

ARMAND.

C'est qu'elle a un petit air fier et coquet! Il n'y a pas dans la garnison, une femme qui ait des yeux comme cela!

POMPONNE, *redescendant.* *

Eh bien! merci pour les yeux des autres!

KIRCHET.

Elle a raison, la Pomponne!... Dites donc, l'amour, parce qu'une fois on trouve z'une occasion de régalade, il ne faut pas mépriser son ordinaire. (*Il prend Pomponne par la taille.*)

ARMAND.

Quand je devrais battre tous les environs. (*Il remonte.*)

POMPONNE, *que Kirchet tient toujours par la taille.*

A propos, monsieur Kirchet, ce n'était pas tout à fait quatre-vingts francs.

KIRCHET, *la lâchant.*

Qu'est-ce que vous me chantez, Pomponne?

POMPONNE.

Je ne chante pas, je veux...

KIRCHET.

Vous voulez me faire chanter, sous prétexte que je vous dois quatre-vingts balles; je n'en ai pas de fonducs pour le quart d'heure...

POMPONNE.

Mais non, je veux...

KIRCHET.

Vous voulez des fonds... mais je n'ai pas de fonds... j'ai beau chercher z'au fond de mes poches!...

* Armand, Kirchet, Pomponne.

POMPONNE.

Mais puisque je suis payée !...

KIRCHET.

Hein ! (*Armand redescend et tire la manche de Pomponne pour la faire taire.*)

POMPONNE.

Seulement, au lieu de quatre-vingts francs, ce n'est que soixante-seize francs cinquante centimes.

KIRCHET.

Ah ! bah !

POMPONNE.*

Voilà votre reste !...

KIRCHET.

Mais, je ne demande pas mon reste... mais je ne veux pas. (*A part.*) En voilà du fantasquemagorique !...

POMPONNE.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos trois francs cinquante centimes ?

ARMAND.

C'est juste le prix de votre petit vin mousseux... que mon maréchal des logis aime tant !... une bouteille pour arroser ma consigne, si le maréchal des logis le permet !

POMPONNE, *à Kirchet.*

Ça y est-il ?

KIRCHET.

Mais puisque c'est dit !

POMPONNE.

Suffit ! (*Elle entre dans l'auberge.*)

KIRCHET, *allant à Armand et lui serrant la main.*

Vous êtes la fleur des bons enfants, vous !... Cristi ! je suis touché z'aux larmes !...

ARMAND.

Je ne comprends pas.

KIRCHET.

Laissez donc !... c'est à la même enseigne que le mois dernier, le mémoire de ce tailleur qui voulait se plaindre à mon capitaine...

ARMAND.

Eh bien ! quoi ! est-ce que vous croyez que je laisserai humilier les galons d'un brave garçon comme vous ? est-ce que vous n'en feriez pas autant pour moi ?

* Kirchet, Pomponne; Armand.

KIRCHET.

Ah! cristi !... non.

ARMAND.

Comment !

KIRCHET, *frappant sur son gousset.*

J'en suis physiquement incapable !... mais soyez tranquille, vous ne perdrez rien !... et je vous rendrai çà dès ce que mon oncle, dont je suis l'unique héritier, m'aura laissé son héritage.

ARMAND.

Vrai ! un oncle ! J'en suis bien aise pour vous ; mais nous ne le presserons pas cet homme ; nous lui accorderons du temps. Quel âge a-t-il ?

KIRCHET.

Dix ans.

ARMAND.

Comment dix ans !

KIRCHET.

De moins que moi !

ARMAND, *riant.**

Ha ! ha ! ha !

POMPONNE, *revenant.*

Le mousseux demandé.

SCENE X.

LES MÊMES, LARIDON, CANARD, LANCIERS.

CANARD.

Eh ! Pomponne ! voilà les camarades qui viennent faire leurs adieux à Laridon.

POMPONNE.

Je vas vous arroser ça.

ARMAND.

Comment ! leurs adieux !

CANARD.

Eh oui, puisqu'il a fini son temps !

KIRCHET, *s'asseyant avec Laridon à la table du premier plan à droite.*

Et tu nous quittes, toi, vieux !

ARMAND.

Allons donc, c'est impossible ! (*Il s'assied en face de Kirchet.*)

* Kirchet, Armand, Pomponne.

LES AUTRES LANCIERS.

Oui, oui, impossible !

LARIDON.

Le temps d'embrasser ma mère, et si je retrouve un bon engagement, je vous reviendrai.

TOUS.

A la bonne lieure !

CANARD, *regardant la bouteille placée sur la table d'Armand et de Kirchet.*

Dites donc, vous ! pas gênés ! c'est du mousseux !

ARMAND.

Et c'est du mousseux que je vous offre à tous !... mettez-vous là, et faisons sauter les bouchons, en l'honneur de Laridon !

LES AUTRES LANCIERS, *s'asseyant autour de la table du second plan.*

Bravo ! (*Canard seul reste debout.*)

CANARD, *criant.*

Eh ! Pomponne ! du mousseux !

KIRCHET.

Comment ! à tout le monde !

ARMAND.

Allez toujours, c'est moi qui régale !

LES LANCIERS.

C'est Armand qui régale ! (*Pomponne rentre dans l'auberge.*)

CANARD.

Ah çà, toi, lancier du bon Dieu ! il pleut donc dans ta poche des pièces de vingt et de quarante...

ARMAND.*

Oh ! je vas vous dire : j'ai une sœur jolie, jolie comme les amours !... elle épouse un garçon aimable et spirituel...

CANARD.

Un épicier !

ARMAND, *riant.*

C'est cela !... Et voilà pourquoi j'ai des balles dans ma poche !

KIRCHET.

En ce cas, je propose un kiosque à la santé de cette sœur-là, moi !

* Canard, Armand, Kirchet.

LES LANCIERS.

Nous en sommes tous! (*Pomponne revient chargée de bouteilles.*)

CANARD.

Eh! venez donc, la Pomponne!

POMPONNE.

Voilà, voilà! Aidez-moi donc, monsieur Canard! (*Canard prend les bouteilles et les distribue. Pomponne retourne à l'auberge.*)

ARMAND.

Dame! c'est son devoir! ce chérubin de trompette est toujours de planton ici... en attendant qu'il soit autre chose!...

LARIDON.

Le mari! (*Les lanciers rient très fort.*)

KIRCHET, *à Canard.*

Décidément tu l'épouses donc?

POMPONNE, *entrant avec des verres.*

Devant monsieur le maire!

ARMAND.

C'est égal, si j'étais de Pomponne, je ne te laisserais pas être brosseur chez le colonel.

CANARD.

Et à cause donc?

KIRCHET.

A cause de sa sœur, parbleu! une forte femme!

CANARD.

Ah! en v'là une!

ARMAND.

Au fait, une amazone de cette taille-là, si Pomponne est jalouse!

TOUS, *riant.*

Ha! ha! ha! c'est juste!

POMPONNE.

Laissez donc!... il n'ira pas vous chercher pour soigner son ménage?

CANARD, *lui prenant les verres et cherchant à l'embrasser en même temps.*

Oh! non! oh! non!

POMPONNE, *lui donnant un soufflet.*

On ne touche pas devant le monde.

TOUS, *riant.*

Ah! ah! ah!

CANARD, *d'un air content.*

Hein ! comme elle tape ! (*Il distribue les verres avec Pomponne.*)

ARMAND, *prenant sa bouteille.*

Avancez à l'ordre.

KIRCHET.

C'est ça ! Prenez verre !

LES LANCIERS, *prenant les verres.*

Une !

ARMAND.

Débouchez bouteille !

KIRCHET.

Attention !

ARMAND.

Feu ! (*Ils font partir les bouchons.*)

POMPONNE.

Bravo !

ARMAND.

Versez !

KIRCHET.

Mes amis, je porte ce kiosque à la sœur d'Armand.

TOUS.

Oui, oui... à la sœur d'Armand!

ARMAND.

Merci, merci ! Eh bien ! et Pomponne ! un verre à Pomponne !

KIRCHET.

A moins qu'elle ne voulusse se servir du mien !

POMPONNE.

Du tout ! du tout ! il n'est pas assez grand pour deux !

CANARD.*

C'est une raison !

ARMAND.

Et maintenant à Laridon, puisqu'il nous quitte.

KIRCHET.

Volà ce qui confond mon intellectoire ! Avoir évu l'avantage de passer cinq ans dans le corps des lanciers, et consentir à redevenir civil !

TOUS.

C'est vrai !

LARIDON.

Ah ! dame ! comme j'ai dit au capitaine : Je serais bien

* Pomponne, Canard, Armand, Laridon, Kirchet.

encore resté, si j'avais trouvé quelque richard à remplacer : Armand, par exemple !

ARMAND.

Moi !

KIRCHET.

Allons donc! un brave comme lui, la crème des lanciers!

CANARD.

Un camarade qui régale toujours!

TOUS.

Un si bon enfant!

POMPONNE.

Qui paye si bien!

KIRCHET.

Il nous quitterait!

TOUS.

Non, non!

ARMAND.

Non, non?.. me faire remplacer! jamais! vrai, comme il l'est que j'ai vu là tout à l'heure une jolie fille, je resterai avec vous toujours! lancier à perpétuité, dans mon escadron, j'y tiens! Vivent les lanciers!

TOUS.

Vive nous!

ARMAND.

Et comme dit la chanson... Trouvez-moi quelque chose de mieux!...

AIR : *De la fille du Régiment.*

Les cavaliers les plus finis,
Dans l'univers, c'est manifeste,
Ceux devant qui les ennemis
Ont le frisson dessous leur veste;
Dans les combats, les plus vainqueurs,
Au cabaret, les plus buveurs,
Qu'ils tiennent le verre ou la lance,
Les premiers au feu,
Les voilà, corbleu!
C'est les lanciers de France!
Les beaux lanciers de France!

TOUS.

Les premiers au feu,
Les voilà, corbleu,
Les beaux lanciers de France!

(Sur le refrain, Pomponne danse avec Canard.)

KIRCHET.

Jolie chanson!

POMPONNE.

Oh! ça vous met en chair de poule!

CANARD.

Silence!

ARMAND, *se levant et criant*,

DEUXIÈME COUPLET, *même air.*

A la revue, aux defilés,
Lorsqu'au galop, leurs fanions volent,
A les voir si bien ficelés,
Toutes les femmes en raffolent.
Le soir, au bal, ils vont grand train!
Les cœurs entamés le matin,
Ils les achèvent à la danse!
Les premiers, en amour, au feu,
Les voilà, corbleu!
C'est les lanciers de France!
Les beaux lanciers de France!

TOUS.

Les premiers en amour, au feu, etc.

(En chantant le refrain, Armand prend Pomponne dans ses bras, et la fait valser.)

CANARD, *voulant l'arrêter.*

Ah! mais non, ce n'est pas de jeu! oh!

LES AUTRES.

Bravo! ah! Canard! bravo! *(Armand passe à un autre Pomponne, et fait valser de force Canard. Pomponne passe successivement de lancier en lancier, en riant aux éclats, et malgré les efforts de Canard qui s'est dégagé d'Armand.)*

CANARD.

Ah! mais! ah! mais! *(Kirchet veut embrasser Pomponne, elle lui donne un soufflet et lui échappe.)*

ARMAND, *la rattrapant.*

Un verre à Pomponne!

SCENE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Madame l'aubergiste...

CANARD, *voulant ôter Pomponne des mains d'Armand.*

Là!... puisqu'on la demande!...

FRÉDÉRIC, *apercevant Armand.*

Armand!

ARMAND, *se retournant à sa voix.*

Frédéric!

KIRCHET.

Il connaît le civil.

POMPONNE.

Vous demandiez quelque chose, monsieur?*

FRÉDÉRIC.

Oui, un renseignement sur une personne que j'ai trouvée.

KIRCHET, *aux lanciers, faisant signe de s'éloigner.*

Camarades, *vsitt!*

TOUS.

Oui, oui...

FRÉDÉRIC.

Pardon, j'ai dérangé ces messieurs?...

KIRCHET.

Du tout, bourgeois; ces gailllards vont achever les munitions dans le jardin.

CANARD.

A la bonne heure, mais respect à Pomponne!

TOUS, *riant.*

Ha! ha! ha! Canard!

POMPONNE.

Laissez donc... il barbotte. (*Les Lanciers, Canard, Pomponne sortent par le jardin du côté des tonnelles.*)

REPRISE DU REFRAIN PRÉCÉDENT.

Les premiers au feu,
Les voilà, les voilà corbleu! etc.

SCÈNE XII.

ARMAND, FRÉDÉRIC. (*Ils se regardent un moment avec émotion, puis se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

FRÉDÉRIC, *ému, après un silence.*

Comment, mon pauvre Armand, c'est toi que je retrouve ici?

ARAND, *d'une voix contrainte.*)

Eh bien, oui! que veux-tu?... c'est moi**

FRÉDÉRIC.

Pardon! c'est qu'il y a des métamorphoses singulières! Toi, le fils d'un riche banquier, le danseur le plus élégant, le plus recherché dans ta mise et dans tes amours, je te retrouve le verre à la main, chantant et valsant au milieu de ces lanciers qui se disputent les grâces d'une Maritorne! C'est à confondre!

ARMAND.

Je suis soldat! Voilà mes camarades, de braves garçons...

* Frédéric, Pomponne, Armand, Kirchet, Canard.
** Armand, Frédéric.

leurs usages, leurs goûts, leurs plaisirs doivent être les miens, et je n'en rougis pas, puisque je n'ai plus d'autre société, d'autres amis.

FRÉDÉRIC.

Ah! ingrat! tu nous as donc tous oubliés!

ARMAND.

Non! je pense à vous, à ma famille; mais quand je suis seul, quand je suis sur le lit de camp, ce sont là mes rêves!

FRÉDÉRIC.

Et le monde, tu ne le regrettes pas un peu?

ARMAND.

Moi! pas dû tout. A chacun son monde. J'ai mes occupations, mes habitudes; je fais mon service, mes corvées, mes consignes...

FRÉDÉRIC.

Tu es consigné?

ARMAND.

Souvent!... je soigne mon cheval, je chante avec mes camarades; je danse avec les jolies filles, qui ne sont pas trop cruelles pour moi. Qu'est-ce qu'il me faut de plus pour être heureux?

FRÉDÉRIC.

Et tu l'es?

ARMAND, *avec une gaieté forcée.*

Beaucoup, beaucoup!... Ah ça, et toi, par quel hasard ici, dans cette auberge?

FRÉDÉRIC.

Oh! un voyage d'artiste, un portrait que j'ai promis de faire cet été, dans un château, à deux lieues de Nancy. Je devais ensuite me rendre à Maubeuge, où je te croyais en garnison.

ARMAND.

Nous avons changé.

FRÉDÉRIC.

Je l'avais promis à ta sœur.

ARMAND, *ému.*

Elle va bien, ma sœur, ma chère Anna?

FRÉDÉRIC, *tirant son portefeuille.*

Très-bien. Elle m'avait chargé de te remettre la copie d'un portrait que j'ai fait pour elle le mois dernier...

ARMAND.

Son portrait?

FRÉDÉRIC.

Non, pas le sien. Vois!

ARMAND, *prenant le portrait.*

Mon père !... Ah ! c'est lui, c'est bien lui ! (*Très-ému.*) Mon père ! (*Il baise le portrait.*)

FRÉDÉRIC.

Tu l'aimes toujours ?

ARMAND.

Oh ! oui !... quoiqu'il ait été pour moi, bien dur, bien inexorable...

FREDÉRIC.

Tu reviendras le voir ?

ARMAND.

Non, non ; il me chasserait encore ! Car tu ne sais pas : mon père que j'aimais tant, pour qui j'aurais donné, pour qui je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang... il m'a chassé !

FRÉDÉRIC.

Je le sais ; on a parlé de dettes, de folies...

ARMAND.

Oui ; on nous élève dans de riches hôtels, au milieu de tout le faste de la finance ; on fait rouler l'or sous nos yeux, comme s'il pleuvait autour de nous ; on éblouit, on enivre notre ardente jeunesse de tout ce que le monde a de plus séduisant, et puis on s'étonne que le travail nous ennuie, que les plaisirs nous entraînent, moi surtout que ma mère avait trop gâté, et devant qui mon père parlait toujours avec orgueil de sa fortune... Cet orgueil m'avait gagné ; mes vingt ans ne comptaient ni avec le luxe ni avec les amours. L'or fondait dans mes mains, et quand je n'en avais plus, j'en promettais encore ! Les dettes arrivèrent, ma pauvre mère n'était plus là pour les acquitter ; mon père se fâcha ; sa caisse me fut fermée. Tout naturellement elles redoublèrent. On voulut me jeter à Clichy ; il fallut bien payer ; mais ce ne fut pas sans des reproches, sans des menaces qui arrivaient sans cesse comme les lettres de change. J'étais trop lancé pour m'arrêter. Dans le tourbillon qui m'emportait, les études, qu'on exigeait de moi, étaient devenues impossibles. Perdu par mes folies, j'en faisais de nouvelles pour m'étourdir. Et ma sœur, comme un bon ange, plaidait toujours pour moi ! Enfin, que te dirai-je ? Tu sais quelle fatale passion m'égarait alors. Une femme que j'adorais m'aidait à creuser l'abîme où j'allais me perdre... jusqu'au jour où, trahi par elle, je me réveillai avec toute la rage du désespoir, un coup d'épée et cent mille écus de dettes, qui allèrent tomber comme un coup de foudre sur la caisse de

mon père!... Ah! quelle scène! il tremblait de colère... mes prières ne pouvaient le fléchir. Ce fut à peine si un cri d'effroi de ma sœur put arrêter sur ses lèvres la malédiction prête à s'en échapper. Et quand, tout hors de moi, je criai que j'allais m'engager, le bras tendu vers la porte, il me défiait d'en avoir le courage; je sortis de cette maison, d'où mon père m'avait chassé, comme un fou, comme un maudit! Il me semblait qu'une barrière infranchissable venait de s'élever entre le monde et moi. Un billet porta à ma chère Anna mes adieux et mes larmes; et huit jours après, je demandais à un brave régiment l'honneur de me faire tuer sous son drapeau. Voilà, mon ami, voilà comment je suis devenu soldat... lancier... J'ai été longtemps triste, malheureux; mais que veux-tu, il faut bien se faire une raison, et prendre le bonheur où on le trouve.

FRÉDÉRIC.

Mon pauvre garçon! que de résignation il t'a fallu, à toi, si fier, si impatient, si indomptable, pour te plier à la discipline.

ARMAND.

Ah! dame! c'est une grande source de philosophie que ce charmant réduit que nous appelions, au collége, la salle de réflexion, et qu'on appelle ici la salle de police.

FRÉDÉRIC.

Je te croyais gradé.

ARMAND

Oui, on m'a mis là, une fois, des galons de brigadier; mais j'oubliais toujours de punir les camarades; on me les a ôtés.

FRÉDÉRIC.

Tiens, je suis sûr que tu n'es pas aussi amoureux que tu en as l'air de ce vin de cabaret, de ces valses en plein air et de ces grosses paysannes!

ARMAND.

Oh! n'en dis pas de mal; j'en ai vu, ce matin, une ici...

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille! tu me feras croire que tu as oublié...

ARMAND.

Rien, oh! rien! je l'avoue!... Que de fois, dans mes jours de regret, je rêve tout éveillé à ces bonnes parties, à ces fêtes, à ces bals délicieux dont le souvenir me fait battre le cœur!... Il me semble que je vois danser autour de moi, sous le feu des bougies et des diamants, ces tailles si légères, ces épaules si blanches, ces têtes charmantes couronnées de fleurs!

Je revois toutes ces jolies femmes qui ont un peu formé ma jeunesse... avec leurs doux regards et leurs sourires enivrants! Je les appelle par leurs noms, mais je rouvre les yeux, et en regardant mon uniforme de soldat, j'essuie, en riant, une larme qui mouillait ma paupière!

FRÉDERIC.

Et moi qui te rappelle tout cela!... pardon, mon pauvre ami!..

ARMAND.*

AIR *nouveau de Couder.*

Ah! quel souvenir plein de charmes
Tu réveilles là dans mon cœur.
Je revois à travers mes larmes
Mes amis, mon père, ma sœur.
Je te dois l'instant de bonheur
Que la fugitive hirondelle
Porte sous un ciel désolé,
Lorsqu'en passant, elle rappelle
La patrie au pauvre exilé.

FRÉDÉRIC.

Dis donc; veux-tu que ce rêve devienne une réalité?

ARMAND.

Comment cela?

FRÉDÉRIC.

Dans ce château où je viens passer quelques jours, il y a aujourd'hui une fête, un bal où tu retrouverais comme à Paris tout ce que tu as tant aimé!... le luxe, le plaisir et les femmes!

ARMAND.

Allons donc! quelle idée!

FRÉDÉRIC.

Présenté par moi, comme un ami...

ARMAND.

Laisse-moi donc tranquille, un simple lancier!... Figure-toi que ma sœur avait eu la maladresse de me recommander à une de ses amies mariée à Maubeuge; son mari vint me voir à la caserne; il fallut leur rendre visite, mais quelques jours après, ils me rencontrèrent sur les remparts, portant sur mon dos un énorme sac de pommes de terre, le souper du régiment!... Juge de leur surprise, et de ma confusion! Je les saluai de la main en souriant, mais je ne les revis plus.

FRÉDÉRIC.

Ah! ah! ah! eh bien! viens en bourgeois; je mets ma garderobe à ta disposition; personne ne te reconnaîtra...

* Frédéric, Armand.

ARMAND.

Impossible! d'ailleurs je suis consigné!

FRÉDÉRIC.

Si je voyais ton colonel?

ARMAND.

Miséricorde! Garde-t'en bien!... un brutal!... Si j'acceptais, j'aurais peut-être un autre moyen... mais non... merci! merci!

FRÉDÉRIC, *tirant une blague de sa poche.*

Tu y penseras. Tiens!... je suis logé là; je vais écrire une lettre, puis je t'emmène au château de Grandchamp! (*Il remonte la scène.*)

ARMAND.

Au château de Grandchamp?... Ah! à ce bal!... merci! merci!

FRÉDÉRIC.

Enfin, tu y penseras, à bientôt! (*Il rentre dans l'auberge.*)

ARMAND, *seul.*

Ce bon Frédéric?

SCENE XIII.

ARMAND, EMMELINE, MARIANNE, POMPONNE.*

MARIANNE.

Eh! vite, il faut partir! (*Appelant.*) Pomponne?

ARMAND.

Ah! ma jolie paysanne!

EMMELINE.

Tiens, mon lancier!...

ARMAND.

Votre...

EMMELINE.

Je veux dire monsieur le lancier... paraît que vous êtes ici en sentinelle!

ARMAND.

Dame! je vous attendais.

EMMELINE, *s'éloignant de lui.*

Et moi, je ne vous cherchais pas. (*Il la suit.*)

MARIANNE, *appelant.*

Pomponne!

POMPONNE, *venant du jardin.*

Eh bien! me voilà...

MARIANNE.

Aidez-moi donc à atteler mon âne et à charger ma voiture!

* Marianne, Armand, Emmeline.

EMMELINE.

Mais avant, vous payerez notre dépense.

POMPONNE.

Et votre déjeuner, qui vous attend toujours ?

EMMELINE.

Bah ! vous le donnerez à un pauvre. (*Pomponne sort avec Marianne par le fond.*)

ARMAND, *s'approchant.*

Vous êtes généreuse !

EMMELINE, *s'éloignant.*

Quelquefois...

ARMAND, *la suivant.*

Pas avec moi.

EMMELINE.

Je ne vous dois rien, pas plus qu'aux autres lanciers, pas plus qu'à votre colonel, que je viens de voir sur son beau cheval.

ARMAND.

Vous l'avez trouvé beau ?

EMMELINE

Son cheval, superbe.

ARMAND.

Et lui ?

EMMELINE.

Tiens ! il n'est pas si vilain que vous le disiez ! vous lui en voulez, parce qu'il vous a consigné.

ARMAND.

Oh ! si ce n'était que ça !... mais il est cause que vous m'avez quitté si vite ! j'avais tant de choses à vous dire !

EMMELINE, *s'éloignant.*

A moi !... Vous aimez à causer.

ARMAND, *la suivant.*

Beaucoup !... et vous allez me dire le nom du village de votre père.

EMMELINE.

Non dà !

ARMAND.

Si fait dà !

EMMELINE.

Cherchez toujours.

ARMAND.

Ah ! je serais bien sûr de trouver, si vous me laissiez tant seulement quelque chose à vous reporter !

EMMELINE.

Oh! moi, je ne perds rien en route.

ARMAND, *lui enlevant son bouquet de fleurs des champs.*

Pas même ce bouquet?

EMMELINE.*

Monsieur!... Bah! j'en serai quitte pour en faire un autre, dans les prés, en m'en retournant.

ARMAND, *l'embrassant.*

Et ce baiser!

EMMELINE.

Ah! (*Kirchet paraît avec les lanciers, revenant du jardin par les tonnelles.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, KIRCHET, CANARD, LES LANCIERS, *à la fin,* FRÉDÉRIC.**

KIRCHET.

Touché!

EMMELINE.

C'est mal... (*Elle remonte.*)

LES LANCIERS, *riant.*

Ah! ah! ah!

ARMAND.

Ah! dites donc...

KIRCHET.

Farceur! on le laisse avec un chapeau, et on le retrouve avec un bonnet.

CANARD.

Ah! petite mère, paraît que dans le particulier...

POMPONNE, *le faisant pirouetter.*

Hein! qu'est-ce que c'est?

CANARD.

Oh!

MARIANNE, *à Emmeline.*

Venez-vous, la carriole est prête, mademoiselle.

KIRCHET.

Excusez... elle était occupée à recevoir.

MARIANNE.

Quoi donc?

KIRCHET, *l'embrassant.*

Ceci

* Emmeline, Armand.

** Armand, Kirchet, Pomponne, Emmeline, Canard.

MARIANNE.

Ah! c'est bon!

KIRCHET.

Je crois bien que c'est bon.

EMMELINE.

Partons vite, Marianne. (*Elle remonte et sort.*)

MARIANNE.

Voilà! voilà!

ARMAND, *retenant Marianne.*

Eh! la jardinière. (*Bas.*) De quel village êtes-vous?

MARIANNE.

Eh! bien, du village de Grandchamp, donc! (*Elle remonte.*)

ARMAND, *voulant la suivre.*

Ah! bah!

KIRCHET, *lui barrant le passage.*

Eh! mon petit!...

ARMAND.

Mais laissez-moi courir!

KIRCHET.

Halte-là! nous allons faire notre consigne.

ARMAND, *à part.*

Ah! diable! (*On voit la carriole reculer, et Emmeline et Marianne assises dessus.*)

LARIDON.

Eh! les paysannes! adieu!

LES LANCIERS.

Adieu! adieu!

CHOEUR.

AIR:

LES LANCIERS, CANARD et POMPONNE.

Adieu, fill's de village,
Nous irons à not' tour,
Ils iront à leur tour,
Chez vous faire un voyage,
Et vous parler d'amour.

ARMAND.

Adieu, mais au village,
Amenés par l'amour,
Nous saurons, je le gage,
Vous retrouver un jour!

EMMELINE et MARIANNE.

Adieu; dans not'-village,

Si vous v'nez quelque jour,
Nous vous f'rons, c'est l'usage,
Bon accueil à not' tour.

(*Pendant ce chœur Frédéric sort de l'auberge et vient à Armand.*)

FRÉDÉRIC, *à part, à Armand.*

Viendras-tu avec moi?

ARMAND, *bas.*

Silence!

EMMELINE, *donnant un coup de fouet.*

Hue! Manon! (*La carriole part.*)

REPRISE DU CHOEUR.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le but de mon voyage
Ici, c'est son retour.
A sa sœur, mon ouvrage
Prouvera mon amour.

(*Armand, que Kirchet retient, et tous les lanciers saluent de la main les paysannes, qui leur rendent leurs saluts, en riant.*)

ACTE II.

Un élégant salon octogone chez Emmeline. — Porte au fond ouvrant sur un parc. — Portes latérales au deuxième plan. — Dans l'angle gauche, au fond, porte ouvrant sur une galerie. — Dans l'angle droit, cheminée avec glace sans tain. — Près de la cheminée, une causeuse. — A gauche, au premier plan, un piano droit autour duquel on peut circuler, et dont le derrière est vis-à-vis du public. — A droite, premier plan, un guéridon. — Chaises et fauteuils près de la cheminée et autour du salon. Près du guéridon, une petite bohémienne.

SCÈNE I.

EMMELINE, Mme LAROCHE. *

(*Au lever du rideau Emmeline, assise dans la bohémienne près du guéridon, fait un bouquet avec des fleurs des champ qui sont dans une corbeille. Mme Laroche est assise sur la causeuse à gauche de la cheminée.*)

Mme LAROCHE.

Ah! pardié! c'est jouer de malheur! nous ne verrons pas madame la comtesse?

EMMELINE.

Mon Dieu! non, ma pauvre tante a sa migraine, et me voilà

* Mme Laroche, Emmeline.

obligée de faire les honneurs de la soirée qu'elle donne pour fêter ma bienvenue dans son château.

Mme LAROCHE, *se levant.*

Et votre mariage!

EMMELINE.

Mon mariage, comme vous y allez!... Là! voilà mon bouquet qui prend de la tournure.

Mme LAROCHE.

Vous aimez les fleurs des champs?

EMMELINE.

Beaucoup! J'aime tout ce qui est simple...

Mme LAROCHE.

Comme mon frère le colonel!... il n'aime que cela.

EMMELINE.

Voyez... y a-t-il rien de plus joli que ces coquelicots, ces bluets, ces marguerites des prés, entremêlés de quelques épis et de ces brins tremblottants d'avoine et de verveine! (*Se levant.*)

AIR *du Parnasse des Dames.*

Sur une dentelle légère,
Un frais bouquet de fleurs des champs,
C'est bien simple... et je le préfère
A tout le feu des diamants.
Ils couvrent en nœuds, en rivière,
Des charmes dont ils tiennent lieu
Souvent.

Mme LAROCHE.

Et c'est pourquoi, ma chère,
On n'y voit souvent que du feu.

Mon frère ne peut pas souffrir les diamants.

EMMELINE.

C'est-à-dire que si je l'épouse, il ne m'en donnera pas.

Mme LAROCHE.

Permettez...

EMMELINE.

Je n'y tiens pas.

Mme LAROCHE.

Vous dites : si je l'épouse!... on croirait qu'il y a doute.

EMMELINE.

Oh! ma tante veut me remarier à un colonel, moi la veuve d'un notaire, je veux bien, cela me changera. Mais d'abord, il faut que je connaisse mon prétendu; il n'est pas mal, je ne

dis pas; il a une tournure fière et distinguée, une physionomie franche et ouverte qui me plaît; et il manie son beau cheval avec une adresse!...

Mme LAROCHE.

Vous l'avez donc vu?

EMMELINE, *avec embarras.*

Le colonel! — ah! quelle idée! — où l'aurais-je vu? C'est ma tante qui m'a fait de lui un portrait...

Mme LAROCHE.

Fort exact; et il joint à tout cela les qualités et les talents de l'homme du monde! — Il danse, il chante surtout avec un goût!

EMMELINE.

Ah! tant mieux, j'adore la musique.

Mme LAROCHE.

Comme mon frère! — Nous le ferons chanter ce soir; il est si complaisant et d'une douceur!...

EMMELINE.

Est-ce l'opinion de son régiment?

Mme LAROCHE.

Plaît-il!... On aurait osé...

EMMELINE.

Rien, rien!... c'est une question que je vous fais.

Mme LAROCHE.

Je voudrais bien voir qu'on se plaignît, pardié!...

EMMELINE, *à part.*

Je ne puis pas me faire à ce ton de soldat en jupon!...

Mme LAROCHE.

Il a la brusquerie de la bravoure! et il est très-brave.

EMMELINE.

Oui, je sais; c'est dans le sang, car vous même, sa sœur, vous êtes brave aussi.

Mme LAROCHE.

Je me suis mariée deux fois, à deux militaires, que j'ai suivis en Afrique, en amazone; j'étais près du premier, un beau capitaine, quand il fut tué par un bédouin, à qui je cassai la tête d'un coup de pistolet, mordié!

EMMELINE.

Ah! mon Dieu!... c'est superbe, et c'est effrayant!

Mme LAROCHE.

Allez, allez, devenez ma belle-sœur et vous serez aussi en sûreté à mon bras qu'à celui du colonel!

SCENE II.

LES MÊMES, MARIANNE; *puis* FRANÇOIS, LE COLONEL, CANARD.

EMMELINE, *à Marianne qui entre par la porte à droite, un paquet à la main.*

Ah! c'est vous, Marianne; vous partez?

MARIANNE.

Oui, madame, j'emporte le petit paquet que Lisa vient de me rendre.

EMMELINE. *

Bien... (*À Mme Laroche.*) Pardon! c'est la jardinière du château.

Mme LAROCHE, *cavalièrement.*

Faites donc!

EMMELINE, *à Marianne.*

Vous remercierez votre cousine pour moi... et vous lui remettrez mon cadeau.

MARIANNE.

Madame est trop bonne.

FRANÇOIS, *annonçant du fond.*

Monsieur le colonel Alphonse des Hayes.

Mme LAROCHE, *remontant.*

Ah! mon frère!

EMMELINE, *bas à Marianne.*

Allez et de la discrétion!

MARIANNE.

Soyez tranquille.

Mme LAROCHE, *au Colonel qui paraît.*

Eh! viens donc, tu es bien en retard.

LE COLONEL, *saluant Emmeline.*

Pardon, madame, de m'être fait attendre, mais une maudite inspection... (*Marianne, en sortant par le fond, se trouve en face de Canard, qui suit le Colonel, portant un livre de musique.*)

CANARD, *poussant un cri.*

Ah! cristi! (*Il laisse tomber son livre. — Marianne sort.*)

Mme LAROCHE.

Qu'est-ce, maladroit?

CANARD.

Excusez, ma commandante... c'est que... et puis... La musique est tombée (*Il la ramasse.*)**

* Mme Laroche, Emmeline, Marianne.

** Mme Laroche, Canard, le Colonel, Emmeline.

EMMELINE, *à part.*

Ciel ! un de mes lanciers !

LE COLONEL.

Posez votre livre et sortez.

CANARD.

Oui, colonel. (*A part.*) En voilà une !

LE COLONEL, *reprenant, à Emmeline.*

Une maudite inspection m'a retenu toute la matinée, et j'ai eu le regret de ne pouvoir accompagner ma sœur...

EMMELINE.

Vous n'étiez pas tout à fait absent, colonel ; madame me parlait de vous. (*Elle remonte*). *

LE COLONEL.

Bonne sœur ! (*Il lui serre la main.*) **

Mme LAROCHE, *bas.*

Elle est charmante ?

FRANÇOIS, *entrant par la galerie, à demi-voix.*

Tout le monde est arrivé.

EMMELINE.

Faites servir. (*Elle redescend. — François sort.*)

CANARD, *qui tourne autour du piano sans savoir où poser sa musique.*

Où faut-il poser la musique ? ***

EMMELINE.

Là, sur le piano.

CANARD, *la reconnaissant.*

Ah ! cristi ! (*Il laisse tomber la musique ; Emmeline lui tourne le dos.*)

LE COLONEL.

Qu'est-ce encore, imbécile ?

CANARD.

Rien, colonel... c'est que... et puis... la musique est tombée.

Mme LAROCHE.

Ramassez-la.

CANARD.

Oui, ma commandante. (*Il ramasse la musique, la pose sur le piano, et, pendant que la scène continue, traverse le théâtre derrière les autres personnages, en tâchant de revoir Emmeline.*)

* Canard, Mme Laroche, Emmeline, le Colonel.

** Canard, Mme Laroche, le Colonel, Emmeline.

*** Canard, Emmeline, Mme Laroche, le Colonel.

LE COLONEL. *

Je regrette que madame la comtesse ne soit pas là pour m'encourager un peu; elle vous a dit mes vœux et mes espérances; mais franc et loyal militaire, je n'entends rien au vocabulaire des amoureux; je ne suis pas ferré sur la galanterie, je vous en préviens!

EMMELINE, *souriant.*

Tant mieux, colonel; c'est une chance de plus pour me plaire; je n'aime pas les fadeurs.

Mme LAROCHE.

C'est comme mon frère! Nous ne sommes pas fades dans la famille.

CANARD, * *arrivé de l'autre côté de la scène, derrière le Colonel, remue une petite bohêmienne, en se penchant dessus pour voir Emmeline; le Colonel le regarde, il sort par le fond en disant :*

En voilà une...

Mme LAROCHE, *continuant.*

Mais il ne faut pas croire pour cela que ce cher Alphonse soit dur, comme vous le croyez.

LE COLONEL.

Moi!

EMMELINE.

Mais non, je n'ai pas dit...

Mme LAROCHE.

Si fait!... Sur quelque bavardage de régiment...

LE COLONEL, *souriant.*

Vous connaissez mon régiment, madame?

EMMELINE.

Mais non, colonel.

LE COLONEL.

Oh! il me trouve sévère, dur, inexorable, je le sais... et je ne m'en défends pas. — Je tiens fort à la discipline que mon prédécesseur avait négligée; on espérait un colonel à l'eau de rose, qui eût suivi ses traces, et pas du tout, c'est moi qui me charge de mettre les mécontents à la raison. De là des haines, des colères, des propos, qui, je le vois, ne m'ont pas servi auprès de vous.

Mme LAROCHE.

Il faut mettre tous les bavards aux arrêts !...

* Canard, Mme Laroche, Emmeline, le Colonel.

** Mme Laroche, Emmeline, le Colonel, Canard.

EMMELINE.

Oh ! comme vous y allez... (*riant*) ma commandante.

M[me] LAROCHE.

Il faut cela avec les militaires !

LE COLONEL.

Toutes les punitions seront levées le jour où vous entrerez dans nos quartiers !

M[me] LAROCHE.

Oui, le jour du mariage !...

EMMELINE.

Soit ! quoique moi aussi j'aie un peu peur de la discipline !

LE COLONEL.

Rassurez-vous.

AIR *de l'Apothicaire*.

Le colonel pour ses soldats
Doit être ferme, inexorable ;
Il veut que chacun marche au pas,
La discipline est intraitable !
Mais les lois, dont je suis jaloux,
Pour ma femme ne sont pas faites,
Et dans mon ménage, c'est vous
Qui porterez les épaulettes !

M[me] LAROCHE.

C'est moi qui commande toujours !

LE COLONEL.

Non que je n'aie comme un autre mes brusqueries, mes impatiences...

M[me] LAROCHE.

Toi, tu es doux comme un mouton !

LE COLONEL.

Je le serai !

M[me] LAROCHE.

Tu l'es, pardié ! et quelle complaisance ! il ouvre tous les bals avec moi ; il chante le soir pour me tenir compagnie...

LE COLONEL.

Oh ! c'est pour mon plaisir, je suis musicien. (*François paraît, une serviette sous le bras, à la porte de la galerie.*) *

EMMELINE.

C'est ce que nous verrons après le dîner qu'on vient nous annoncer. (*Elle remonte.*)

* François, Emmeline, M[me] Laroche, le Colonel.

Mme LAROCHE, *bas.*

Sois donc plus aimable.

LE COLONEL, *de même.*

Ne fais donc pas de moi un Adonis, morbleu !

EMMELINE, *un peu remontée.* *

Colonel, votre bras.

Mme LAROCHE, *bas.*

Va donc !

LE COLONEL, *bas.*

C'est ta faute !... aussi !... (*Allant à Emmeline.*) Madame !... (*Il lui donne le bras.*)

EMMELINE, *voulant faire passer Mme Laroche.*

Ma commandante.

Mme LAROCHE.

Passez donc ! passez donc ! (*Le Colonel sort par la galerie avec Emmeline; Mme Laroche les suit les mains derrière le dos; Canard reparaît au fond les regardant sortir.*)

SCENE III.

FRANÇOIS, CANARD, *ensuite* FRÉDÉRIC.

FRANÇOIS, *essuyant le guéridon, après avoir posé sur le piano la corbeille de fleurs dont Emmeline a fait un bouquet.*

Eh ! vite !

CANARD, *à part.*

Avec cette belle robe... c'est drôle !

FRANÇOIS, *posant le guéridon un peu plus en arrière.*

C'est ici qu'on sert le café.

CANARD.

Pstt ! pstt ! domestique !

FRANÇOIS.

Ah ! c'est vous !... vous n'êtes pas à l'office ?

CANARD.

Non, il faut d'abord que je mette mon poulet d'Inde à l'écurie.

FRANÇOIS.

Quel poulet?

CANARD.

Ah ! en v'là une ! vous ne savez pas ce que c'est qu'un poulet d'Inde de lancier à votre âge... Mais c'est son cheval.

FRANÇOIS.

Tiens ; et pourquoi appelez-vous vos chevaux comme ça ?

* Canard, François.

CANARD.

Pourquoi ?... Ah ça, vous ne savez donc rien ! On les appelle comme ça, parce que ça s'est toujours appelé comme ça depuis qu'il y a de la cavalerie. Voilà pourquoi qu'on les appelle comme ça.

FRANÇOIS.

Ah ! c'est bon ! moi, qu'est-ce que vous voulez, je l'ignorais.

CANARD.

C'est bien connu pourtant.

FRANÇOIS.*

Quant à l'écurie, elle est à l'entrée, à main droite.

CANARD.

Bon ! merci !. . Ah ! dites donc, cette dame qui a traversé le salon, là... avec mon colonel... vous êtes son brosseur ?...

FRANÇOIS.

Son brosseur !

CANARD.

Non, je veux dire son domestique ; c'est encore un mot de régiment ; vous ne savez pas ça non plus, à votre âge ! Eh bien, cette dame, est-ce que ce n'est pas une paysanne ?

FRANÇOIS.

Ha ! ha ! ha ! une paysanne ?... la nièce de Mme la comtesse ! ah ! ah ! ah !

CANARD, *riant comme lui.*

Ah ! ah ! ah ! (*Sérieux.*) Mais alors cette autre qui sortait quand je suis entré, c'était donc une grande dame ?

FRANÇOIS.

Qui ça ? la jardinière... ha ! ha ! ha !

CANARD, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! (*Sérieux.*) Eh ! bien... oui, mais l'autre... (*S'en allant.*) C'est que je suis bête.

FRANÇOIS, *allant pour sortir par la galerie.*

Allez à votre poulet d'Inde. (*Frédéric entre par le fond et se trouve en face de Canard qui sort.*)

FRÉDÉRIC. **

Ah ! François !

CANARD, *reconnaissant Frédéric.*

Oh !

FRÉDÉRIC, *à part, voyant Canard.*

Un lancier !

* François, Canard.

** François, Frédéric, Canard.

FRANÇOIS.

Monsieur ?

CANARD.

En voilà une... (*Il sort par le fond.*)

FRÉDÉRIC.

Où sont ces dames ?

FRANÇOIS.

Tout le monde est à table... Monsieur a fait dire qu'il ne dînerait pas. Monsieur veut-il ?...

FRÉDÉRIC.

Non, merci! merci, j'attends! (*François entre dans la galerie, Armand paraît au fond, il est mis en bourgeois, avec élégance.*)

SCÈNE IV.

ARMAND, FRÉDÉRIC.*

FRÉDÉRIC.

D'où diable sort ce lancier ?

ARMAND, *du fond.*

Eh bien, tu es seul ?

FRÉDÉRIC.

On dîne ; entre donc ; je te présenterai tout à l'heure.

ARMAND.

C'est singulier ! je suis tout dépaysé dans un salon... c'est comme ce costume, je me sens presque gêné d'être à mon aise.

FRÉDÉRIC.

Et tu ne le portes pas mal pourtant.

ARMAND.

Tu trouves ?...

AIR *de Lantara.*

D'être libre mon cou s'étonne;
Ce frac qui s'ouvre tout entier,
Sans cesse ma main le boutonne,
Dans la crainte du brigadier !
Je veux saluer en lancier.
On perd vite sa façon d'être;
Comme autrefois, pourtant me voilà mis.
Et j'ai peur ici de paraître
Emprunté... comme mes habits.

Il me prend des envies de me sauver...**

FRÉDÉRIC.

Par exemple ! je te tiens et tu ne m'échapperas pas. Tu vas

* Armand, Frédéric.

** Frédéric, Armand.

être le roi de la fête... et j'espère que cela te donnera d'autres idées...

ARMAND.

Jamais! et quand je pense que mon maréchal-des-logis, en me laissant prendre la clef des champs, s'est exposé à perdre ses galons.

FRÉDÉRIC.

Bah! qui est-ce qui le saura?... Pour plus de précaution, au lieu de ton nom de régiment, Armand Dalber...

ARMAND.

Tiens! c'est le nom de mon père.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, je te donne celui de ta mère, et c'est monsieur de Boisse que je présente.

ARMAND, *s'asseyant dans la bohémienne.*

Bah!... comme tu voudras! oh! la bonne petite bohémienne! comme on y est bien! elle me rappelle mes jours de luxe et de paresse...

FRÉDÉRIC.

Oui, cela se retrouve avec plaisir.

ARMAND.

Mais je te préviens que je m'échapperai de bonne heure... pour battre le village, avant de retourner à ma caserne... j'ai un bouquet et un baiser à restituer.

FRÉDÉRIC.

Tu penses encore à ta paysanne?

ARMAND.

Comment, si j'y pense!... mais les paysannes quand elles sont jolies sont les princesses du soldat, et moi surtout qui déteste les femmes de chambre, et à qui les grandes dames font peur.....

FRÉDÉRIC.

Ingrat!...

SCENE V.

ARMAND, FRÉDÉRIC, EMMELINE, *puis* FRANÇOIS.

EMMELINE, *à la cantonade, par la galerie.*

Oui, oui, le café!... (*Descendant.*) Et mon bouquet que je ne retrouve plus... mes chères petites fleurs!

FRÉDÉRIC, *allant à elle.*

Ah! madame...

EMMELINE.

Vous nous avez été infidèle, monsieur Frédéric.

ARMAND, *la reconnaissant, à part.**

Ciel !... je ne me trompe pas...

FRÉDÉRIC

Pardon, j'ai été retenu par un ami...

EMMELINE, *à elle-même, regardant Armand.*

Eh mais... ces traits...

FRÉDÉRIC.

Monsieur de Boisse, qui arrivait de Paris ce matin même, et que je vous demande la permission de vous présenter. (*Armand salue.*)

EMMELINE.

Comment donc ! amené par vous. (*François apporte le café sur un plateau et sort après l'avoir posé sur le guéridon.*)

ARMAND, *à part.*

Oh ! on ne se ressemble pas comme cela !

EMMELINE.

Et monsieur arrive de Paris?

FRÉDÉRIC.

Mon Dieu ! oui, madame, par le courrier.

EMMELINE, *bas.*

Vous en êtes bien sûr ?

FRÉDÉRIC, *surpris.*

Plaît-il?

ARMAND.

Pardonnez-moi, madame, une indiscrétion dont Frédéric a toute la responsabilité.

EMMELINE.

Je désire, monsieur, que notre fête ne vou fasse pas regretter Paris ; il ne faut pas être trop difficile...

ARMAND.

Ah ! ici, madame, on peut l'être sans regrets... (*Bas à Frédéric.*) Cette femme-là ne se déguise jamais?

FRÉDÉRIC.

Hein ! (*A part.*) Ah çà, qu'ont-ils donc tous les deux ?

ENSEMBLE.

AIR *de Fra Diavolo.*

ARMAND *et* EMMELINE.

Ah ! quelle surprise !
Une ressemblance, je crois,
Cause ma méprise !
Et c'est même sa voix.

* Emmeline, Frédéric, Armand.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah! quelle surprise!
Ils se sont reconnus, je crois.
Est-ce une méprise
Qui les trompe à la fois?

SCENE VI.

LES MÊMES, Mme LAROCHE, LE COLONEL, PLUSIEURS INVITÉS, *tous entrent par la galerie.*

Mme LAROCHE.

Que devenez-vous donc, chère dame?... vous nous échappez...

EMMELINE.

Je donnais des ordres pour le café... qui vous attend. (*A François.*) Servez! (*Elle reçoit les personnes qui entrent; François verse le café dans les tasses et présente le plateau à chaque invité.*)

ARMAND, *bas à Frédéric.**

Ah! mon ami... la sœur de mon colonel!

FRÉDÉRIC.

Ah! bah!...

LE COLONEL, *sortant de la galerie avec deux autres invités.*

Oui! ce sont de belles armes!...

ARMAND, *bas.*

Ah! mon ami, mon colonel lui-même!

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là?

LE COLONEL

Oui, de très-belles armes!...

EMMELINE, *à François.*

Servez le colonel!... (*Le Colonel s'approche du guéridon; Emmeline à Frédéric et à Armand qu'elle observe.*) Le colonel des lanciers.

ARMAND.

Ah!

EMMELINE.

Des lanciers qui sont à Nancy.

FRÉDÉRIC.

Ah! les lanciers sont à Nancy?

ARMAND.

C'est un bel homme.

EMMELINE, *à part.*

Cela ne lui fait rien. (*Elle retourne au guéridon.*)

* Armand, Frédéric, le Colonel, Emmeline, Mme Laroche.

ARMAND, *à part.*

On dirait qu'elle m'a reconnu.

FRÉDÉRIC, *bas.*

Eh mais, s'il te voit!

ARMAND, *de même.*

Ce sera la première fois, par bonheur. (*Tout le monde prend le café et la liqueur, les uns debout, les autres assis.*)

EMMELINE, *à François, montrant Armand et Frédéric.*

Offrez à ces messieurs.

ARMAND.

Merci, madame, je n'accepterai rien.

FRÉDÉRIC, *remontant.*

Moi, je prendrai un peu de curaçao.

LE COLONEL, *près du guéridon.*

Ma foi! belle dame, madame la comtesse a là, dans la galerie, deux faisceaux de belles armes!...

EMMELINE.

Mon oncle, qui était colonel comme vous, en faisait une collection...

FRÉDÉRIC.

Que j'ai remarquée avec envie.

LE COLONEL.

Ah! monsieur est amateur.

EMMELINE, *assise près du guéridon, à côté de madame Laroche.*

Monsieur est artiste... un peintre distingué. (*Observant toujours Armand.*) Comme son ami, sans doute.

ARMAND.

Oh! moi, madame, je suis fort ignorant.

LE COLONEL, *tendant la main à Frédéric.*

Touchez là, monsieur, j'aime beaucoup la peinture.

Mme LAROCHE.

Oui, mon frère fait des petits tableaux qui sont charmants, charmants.

ARMAND, *à part.*

Des croûtes.

Mme LAROCHE, *se levant.*

Tous les talents. (*Emmeline se lève; François pose le plateau sur la cheminée et reporte le guéridon au fond à gauche, entre la porte d'entrée et celle de la galerie; la cafetière et la cave à liqueurs restent dessus.*)

LE COLONEL.

Ah! passe-temps de garnison... vous me donnerez des conseils...

FRÉDÉRIC.

Avec d'autant plus de plaisir, colonel, que j'aurai moi-même un service à vous demander.

LE COLONEL, *marchant vers la gauche, avec Frédéric qui le suit, tandis qu'Armand, tournant autour du piano, se rapproche d'Emmeline.*

Quel service ?

FRÉDÉRIC.

Mais de m'aider à faire obtenir un congé définitif... à un jeune soldat de votre régiment.

ARMAND, *à part.**

Qu'est-ce qu'il dit là!...

LE COLONEL.

Son nom?

FRÉDÉRIC.

Dalber.

LE COLONEL, *cherchant.***

Dalber!

EMMELINE.

Asseyez-vous donc, monsieur... monsieur...

ARMAND.

De Boisse, madame. (*Il regarde la corbeille de fleurs restée sur le piano.*)

EMMELINE.

Ah! oui. (*A part.*) Ce n'est pas cela.

LE COLONEL.

Ah! Dalber!.. J'y suis, il a manqué à l'inspection ce matin. Un drôle...

ARMAND, *vivement.*

Hein!

EMMELINE, *le regardant.*

A l'inspection ?

ARMAND, *tenant une marguerite.*

La jolie fleur!

FRÉDÉRIC.

Mais, non... c'est un jeune hommme distingué...

LE COLONEL.

Oui, je sais... ce que nous appelons nous autres un fils de famille; un de ces mauvais sujets que leurs parents jettent dans

* Frédéric, le Colonel, Armand, Emmeline, Mme Laroche.

** Le Colonel, Frédéric, Armand, Emmeline, Mme Laroche.

un régiment pour s'en débarrasser... comme dans un lieu de correction.

ARMAND, *à part.*

Butor !

FRÉDÉRIC, *bas à Armand.*

Ne fais pas attention !

ARMAND, *bas.*

Tu avais bien besoin de parler de moi !

FRÉDÉRIC.

Mais je croyais bien faire.

ARMAND, *s'apercevant qu'Emmeline s'est rapprochée, lui présente la corbeille de fleurs pour se donner une contenance.*

Ah !

EMMELINE, *lui montrant un bluet.*

J'aime mieux les bluets.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes sévère, colonel.

LE COLONEL.

Ah ! sévère ! sévère !

Mme LAROCHE, *assise à droite, au milieu d'autres dames.*

Mon frère est très-bon, au contraire ; mais je suis comme lui, je n'aime pas ces beaux fils... ils ont presque toujours l'air ridicule sous l'uniforme.

ARMAND, *à part.*

Vieille folie ! (*A Emmeline qui lui montre un coquelicot.*) Oui, charmant.

FRÉDÉRIC.

Madame !...

LE COLONEL.

Des soldats de parade, qui continuent dans les cafés leurs habitudes de club... qui passent leur temps à fumer ou à courir après les femmes de chambre et les paysannes, quand ils ne sont pas à la salle de police !

ARMAND, *avec une politesse affectée.*

Dame ! monsieur, on ne peut pas exiger d'un simple lancier les manières distinguées et le ton exquis de son colonel.

LE COLONEL, *brusquement.*

Plaît-il, monsieur ?

EMMELINE, *à part.*

Ah ! c'est lui.

FRÉDÉRIC, *gaîment.*

Monsieur de Boisse a raison, colonel... mais je vois que vous ne tiendrez pas à mon protégé et que son congé...

LE COLONEL.

Je ne réponds de rien... C'est, sans doute, un mauvais cadeau à faire à sa famille, et il faut apprendre à ces enfants mal élevés qu'on ne prend pas un uniforme, pour le quitter comme un costume de carnaval. (*Il tourne sur ses talons, et, passant de l'autre côté du piano, il remonte vers le fond.*)

ARMAND, *à part, à Frédéric.**

Ah! si ce n'était pas mon colonel.

FRÉDÉRIC, *de même.*

Oui, mais il l'est... silence!

EMMELINE, *remontant au fond, près du Colonel.*

Allons, allons, colonel, je suis sûre que vous êtes meilleur que vous n'en avez l'air.

LE COLONEL, *changeant de ton.*

Moi, madame!..

Mme LAROCHE, *se levant.*

Mon frère! il est très-bon, très-bon!... est-ce que nous ne faisons pas un peu de musique?

EMMELINE, *allant au piano.***

Mais si fait, en attendant que tout le monde soit arrivé pour la danse; je suis prête à tenir le piano, et si vous voulez chanter, belle dame?

Mme LAROCHE.

Oh! pas moi, je n'y entends rien; mais demandez à mon frère; il a toute la voix de la famille, et il chante avec un goût...

LE COLONEL, *bas à sa sœur.*

Allons! ne vas-tu pas faire de moi un rossignol, à présent?

Mme LAROCHE, *bas.*

Pourquoi pas?... (*Haut.*) Et il est si complaisant!

ARMAND.

Toutes les qualités, comme tous les talents.

LE COLONEL.

Monsieur!... (*A part.*) En voilà un qui me déplaît!

EMMELINE, *au piano.*

Allons, colonel, allons! je suis à vos ordres!

LE COLONEL.

Permettez, madame.

TOUS, *le pr ant.*

Ah! colonel, colonel!

* Armand, Frédéric, le Colonel, Emmeline, Mme Laroche.

** Armand, Emmeline, Frédéric, le Colonel, Mme Laroche.

LE COLONEL.

Allons ! (*Il vient au piano, et cherche une romance, avec Emmeline et Mme Laroche.*)

ARMAND. *à part, s'asseyant un peu en avant du piano à gauche.**

Des enfants mal élevés... Je lui conseille de dire !

FRÉDÉRIC, *bas, debout derrière lui.*

Voyons, calme-toi.

ARMAND, *de même.*

Oh ! je suis très-calme...

Mme LAROCHE, *tenant une romance.*

Amour, Richesse... Ah ! voilà une romance que j'aime beaucoup. (*Elle la donne à son frère et retourne s'asseoir à droite, près des autres dames en ajoutant :*) Elle est dans sa voix.**

EMMELINE, *assise au piano, et les yeux tournés vers Armand.*

Comme il est agité !...

LE COLONEL, *posant la romance devant Emmeline.*

Celle-là ?... je veux bien, si madame consent...

EMMELINE, *vivement.*

Cette romance, oui, oui, je la connais. (*Elle prélude.*)

ARMAND, *toujours à demi-voix.*

Mais cette dame... est-ce qu'elle était ici ce matin ?

FRÉDÉRIC, *de même.*

Sans doute... Pourquoi ?

ARMAND.

Oh ! rien... (*A part.*) Et la même voix...

LE COLONEL, *chantant militairement.*

PREMIER COUPLET.

AIR *des Nuits blanches.* (Couder.)

O fille d'Ève
Dont le cœur
À seize ans rêve
Le..,

Il s'arrête sur une note douteuse.

Pardon !... c'est un peu trop lent.

Mme LAROCHE.

C'est juste !...

ARMAND.

Oh !... juste !

LE COLONEL, *le regardant.*

Hein !

* Frédéric, Armand, Emmeline, Mme Laroche, le Colonel.

** Frédéric, Armand, Emmeline, le Colonel, Mme Laroche.

ARMAND.

Je veux dire que c'est le chant qui va trop vite

EMMELINE.

Reprenons, colonel.

FRÉDÉRIC, *bas à Armand.*

Tais-toi donc !

LE COLONEL, *reprenant.*

O fille d'Ève
Dont le cœur
A seize ans rêve
Le bonheur,
De la jeunesse
Crains l'amour,
Sa folle ivresse
N'a qu'un jour.

Mme LAROCHE, *pendant qu'il chante.*

Bravo ! bravo !

ARMAND.

Aïe ! aïe !

LE COLONEL.

Plaît-il ?

ARMAND.

Oh ! rien...

LE COLONEL, *continuant.*

Tra la la, tra la la,
Tra la la la la la.

ARMAND, *pendant ce refrain, à Mme Laroche qui se penche vers lui et qui est à l'autre bout de la scène.*

C'est qu'il me semble que le piano et la voix ne sont plus d'accord.

Mme LAROCHE.

Mais si, mais si !

LE COLONEL, *dès qu'il a fini le refrain, se tournant vers Armand.*

C'est le mouvement.

ARMAND.

A côté... je m'en rapporte à madame.

EMMELINE, *achevant la ritournelle au piano.*

C'est moi qui vais, sans doute, trop lentement.

ARMAND.

Je crois plutôt que c'est monsieur qui va trop vite.

LE COLONEL.

Je ne crois pas.

ARMAND.

Oh ! si fait !

LE COLONEL.

Mais non !

Mme LAROCHE.

Je ne trouve pas.

FRÉDÉRIC, *bas.*

Armand, de grâce !...

ARMAND, *de même.*

Laisse donc !

Mme LAROCHE, *à part.*

Malhonnête !

EMMELINE.

Voyons, colonel, le deuxième couplet.

Mme LAROCHE *et* TOUTE LA SOCIÉTÉ.

Ah ! oui, oui !

LE COLONEL.

Permettez !... je ne serais pas fâché que monsieur l'exécutât pour m'apprendre.

EMMELINE.

Si monsieur ne chante pas.

ARMAND.

Oh ! nous autres jeunes gens bien élevés, nous faisons un peu de tout ; mais après le colonel... Oh ! oh !

LE COLONEL.

Voyons donc, monsieur, voyons donc !

ARMAND, *se levant.*

Mon Dieu ! pour vous faire plaisir, si madame veut bien permettre...

EMMELINE.

Puisque le colonel le veut...

LE COLONEL.

Assurément.

Mme LAROCHE.

Cela va être joli !

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il me fait des peurs...

EMMELINE, *préludant.*

Est-ce trop vite ?

ARMAND.

Non... parfait, parfait !... n'est-ce pas, colonel ?

LE COLONEL.

Allez, monsieur ! allez !

ARMAND *chante.*

DEUXIÈME COUPLET.

Non, jeune fille,
Pour ton cœur,
Tout ce qui brille
Est bien trompeur!

Mme LAROCHE, *à demi-voix à son frère.*

Quelle voix fade!

ARMAND, *continuant.*

Grandeur, richesse,
Qu'est cela?
Amour, jeunesse,
Tout est là!

LE COLONEL, *à demi-voix à sa sœur.*

Du coton!

ARMAND, *chantant le refrain.*

Tra la la, etc.

TOUS, *applaudissant.*

Très-bien! très-bien!

LE COLONEL, *ironiquement.*

Ah! oui, très-bien! bravo!

EMMELINE.

Il y a un troisième couplet.

ARMAND.

A deux voix, et si le colonel veut le chanter avec moi...

Mme LAROCHE.

Certainement!

LE COLONEL.

Permettez, je ne puis...

TOUS.

Ah! oui, colonel...

EMMELINE.

Je vous en prie!

Mme LAROCHE.

Madame le veut.

LE COLONEL.

Oh! alors!

FRÉDÉRIC, *bas à Armand.*

Prends garde!

ARMAND, *de même.*

Bah!

ENSEMBLE.

ARMAND *et* LE COLONEL.

TROISIÈME COUPLET.

O mon bel ange,

Prends mon cœur,
Comme un échange
De bonheur!

LE COLONEL, *qui finit avant Armand*

Vous n'y êtes pas!

ARMAND.

Non, c'est vous.

LE COLONEL.

Hum!

ENSEMBLE, *continuant, le Colonel allant toujours trop vite.*

Mon bien suprême,
C'est ta foi.
Dieu veut qu'on aime:
Aime-moi.

LE COLONEL.

Trop lent!

ARMAND.

Trop vite!

LE COLONEL.

Allez tout seul. *(Il s'éloigne, et va s'asseoir au fond, près de la cheminée. Emmeline prend le chant, et achève le refrain avec Armand.)*

ARMAND *et* EMMELINE.

Tra la la, tra la la, etc.

FRÉDÉRIC, *après le chant.*

Ah! très-bien! *(Tout le monde se lève.)*

TOUS, *excepté Mme Laroche et le Colonel.*

Charmant! charmant! *(On entoure Armand et Emmeline, qui quittent le piano.)*

LE COLONEL, *vivement à sa sœur,* sur le devant, à droite.*

Quel est ce fat-là?

Mme LAROCHE*.

Un Parisien!

LE COLONEL.

Je m'en doutais.

EMMELINE, *vivement au colonel.*

Pardon, si j'ai achevé votre partie!

LE COLONEL.

Comment donc! *(A part.)* Ces fashionables ont le privilège de me déplaire à un degré supérieur.

ARMAND, *riant.*

Ah! colonel, vous avez déserté!

* Frédéric, Armand, Emmeline, le Colonel, Mme Laroche.

LE COLONEL, *vivement.*

Moi!

Mme LAROCHE, *de même.*

Mon frère!

FRÉDÉRIC, *bas à Armand.*

Il est furieux!...

ARMAND, *bas.*

Tant mieux! (*On entend un appel d'orchestre dans le salon voisin à droite.*)

EMMELINE.

Mais j'entends l'orchestre dans la serre qui est toute disposée pour un bal à moitié champêtre.

FRÉDÉRIC.

Ce doit être un coup d'œil charmant.

TOUS.

Oui, oui, charmant. (*On se dispose à passer dans la salle de danse.*)

LE COLONEL, *grommelant à part.**

Une leçon! une leçon!

Mme LAROCHE, *bas.*

Fais donc ta cour!

EMMELINE, *de l'autre côté, à Armand.*

Ah! monsieur... monsieur?

ARMAND.

De Boisse, madame.

EMMELINE.

Vous avez fâché ce pauvre colonel.

ARMAND.

Oh! il a un si bon caractère.

EMMELINE.

Vous parlez de lu comme si vous étiez de son régiment.

ARMAND.

Et je n'en suis pas par bonheur!

Mme LAROCHE, *au Colonel.*

Invite-la!... va donc! va!.

LE COLONEL, *à part.*

Oui, parbleu.

EMMELINE.

Cependant, j'ai une grâce à vous demander...

ARMAND.

Oh! parlez!...

* Armand, Emmeline, Frédéric, Mme Laroche, le Colonel

LE COLONEL, *à Emmeline.* *

Me ferez-vous l'honneur, madame, de m'accorder la première contredanse ?

EMMELIME.

Ah ! colonel...

ARMAND.**

Madame vient de s'engager avec moi.

Mme LAROCHE.

Ah !

LE COLONEL, *toussant avec dépit.*

Hum !

EMMELINE.

Monsieur... je... en effet, je viens. (*A part.*) C'est un peu vif !

ARMAND.

Mais si vous voulez me faire l'honneur d'être mon vis-à-vis.

LE COLONEL.

Comment donc ! pour danser en face de madame... je passerais sur bien des choses !

ARMAND.

Trop bon ! (*A part.*) Il enrage !

EMMELINE, *invitant à passer dans la salle de danse.*

Messieurs !...

ARMAND.

Je vous remercie, colonel, de danser en face de moi.

LE COLONEL.

Vous voulez encore me donner une leçon ! je n'en reçois pas. (*A part.*) Je voudrais qu'il me marchât sur le pied ! Je le couperais en deux ! (*Il va pour suivre Emmeline qui vient d'entrer à droite avec Mme Laroche et tous ses invités.*)

FRÉDÉRIC, *vivement à Armand.*

Eh bien ! à qui donc en as-tu ?

ARMAND, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, *se retournant à la porte.*

Hein !

FRÉDÉRIC.

Colonel ?...

LE COLONEL.

Ah ! je croyais... (*Il sort avec impatience.*)

* Frédéric, Armand, Emmeline, le Colonel, Mme Laroche.

** Frédéric, Emmeline, Armand, le Colonel, Mme Laroche.

SCENE VII.

ARMAND, FRÉDÉRIC, FRANÇOIS, CANARD, *puis* EMMELINE.

ARMAND, *riant.*

Voici les fils de famille vengés !

FRÉDÉRIC.

Je comprends sa colère ! lui qui venait ici pour se faire remarquer, admirer, adorer !...

ARMAND.

Pas possible !... et sa grande chabraque de sœur !

FRÉDÉRIC.

Puisqu'il veut épouser...

ARMAND.

Qui donc ?

FRÉDERIC.

Eh bien ! madame Emmeline de Vibraie.

ARMAND.

Hein ?... cette jeune dame...

FRÉDÉRIC.

Qui tenait le piano tout à l'heure.

ARMAND.

Ma jolie paysanne !

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là ? Ta paysanne...

ARMAND.

Non, non, je veux dire qu'elle ressemble à s'y méprendre...

FRÉDÉRIC.

A une paysanne, qui n'est pas à plaindre, ma foi.

ARMAND.

Le colonel ne l'épousera pas.

FRÉDÉRIC.

La paysanne !...

ARMAND.

Eh ! non... c'est-à-dire... il faut absolument que je lui parle...

FRÉDÉRIC.

A madame de Vibraie ?

ARMAND.

Que je lui rappelle... (*Canard et François rentrent du fond et remettent quelques siéges en ordre.*)

FRÉDÉRIC.

Est-ce qu'elle te connaît ?

Armand, Frédéric.

ARMAND.

Je ne crois pas... elle n'en a pas l'air du moins.

FRANÇOIS, *enlevant la cave et la cafetière qui sont sur le guéridon.*

Voulez-vous m'aider, militaire?

CANARD.

Avec plaisir, civil.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Est-ce qu'il en serait amoureux!... je le voudrais.

ARMAND.

Viens... je l'ai invitée à danser. (*Il va pour sortir et se trouve en face de Canard qui enlève le plateau posé sur la cheminée.*)

CANARD.

J'emporte... ah! bah!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le lancier!...

CANARD.

En voilà une!

ARMAND, *à part.*

Canard! (*Haut, avec fermeté.*) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce qu'il y a?

CANARD.

Excusez!... est-ce que ce n'est pas toi?

FRANÇOIS.

Par exemple!

ARMAND.

Ce garçon est fou. (*Il sort par la droite.*)

CANARD.

Ah!

FRANÇOIS.

Bien sûr!

CANARD.

Mais...

FRÉDÉRIC.

Fou... tout à fait. (*Il suit Armand.*)

CANARD.

C'est qu'il ressemble... oh! mais, il ressemble...

FRANÇOIS.

Laissez donc tranquille!... vous ne rêvez que ressemblance!... vous avez quelque chose de dérangé.

* François, Canard.

CANARD.

Dans les yeux... C'est clair!... Figurez-vous que c'est un richard... Le fils d'un épicier!

FRANÇOIS.

Ah! ah! ah! qui? ce monsieur?...

CANARD.

Et non, l'autre, le lancier...

FRANÇOIS, *riant.*

Il est toqué!.. Tenez, emportez ça, puis nous mettrons encore une table de jeu ici. (*Il montre la galerie.*)

CANARD.

Je veux bien. (*Emmeline rentre de droite en cherchant quelque chose.*) C'est égal! je voudrais voir ce bourgeois-là en uniforme.

EMMELINE.

Où est donc mon bouquet?

CANARD.

En voilà encore une que je voudrais bien voir en uniforme..

FRANÇOIS, *sortant par la porte du premier plan à gauche.*

Venez-vous?

CANARD.

Voilà... de paysanne... (*Il suit François.*)

SCENE VIII.

EMMELINE, ARMAND.

EMMELINE, *cherchant près du piano.*

Je croyais l'avoir laissé ici.

ARMAND, *entrant.*

Où donc est ma danseuse? (*L'apercevant.*) Ah! c'est elle!

EMMELINE, *le voyant.*

C'est lui!

ARMAND, *à part.**

Je voudrais bien la forcer à se trahir... sans me trahir moi-même.

EMMELINE, *à part, arrangeant des cahiers de musique sur le piano.*

Je ne peux pourtant pas lui demander si c'est lui qui m'a embrassée.

ARMAND.

Madame...

EMMELINE.

Ah! monsieur, je ne vous avais pas aperçu.

* Emmeline, Armand.

ARMAND.

Pardon !

EMMELINE.

Oh ! il n'y a pas de mal... je ne suis pas fâchée de vous voir ici... Je suis sûre au moins que vous ne tourmentez pas ce pauvre colonel.

ARMAND.

Vous m'en voulez, madame... au fait, s'il est vrai que vous l'aimiez... qu'il soit pour vous un mari, en perspective...

EMMELINE.

Oh ! je vous pardonne ; mais lui, monsieur, il est fort irrité contre vous...

ARMAND.

Je vous crois, il s'irrite facilement, il est toujours si brusque, si emporté, si...

EMMELINE.

Vous ne l'aimez pas ?

ARMAND.

Je ne peux pas le souffrir !

EMMELINE, *vivement*.

Ah ! vous le connaissez donc ?

ARMAND, *se reprenant*.

Moi, c'est-à-dire, je connais quelqu'un dans son régiment.

EMMELINE, *finement*.

C'est donc cela !... vous y avez peut-être un frère ?

ARMAND.

Un frère !...

EMMELINE.

Ah ! c'est qu'il vous ressemble beaucoup...

ARMAND.

Qui donc, madame ?...

EMMELINE.

Un simple lancier.

ARMAND, *vivement*.

Que vous avez vu ?

EMMELINE, *de même*.

Au spectacle... à Nancy... il était au parterre, avec quelques amis, sans doute, des soldats comme lui...

ARMAND.

Mais ce pauvre lancier n'était pas à plaindre... Si vous avez daigné arrêter vos regards sur lui.

EMMELINE.

Monsieur... Mais comment supposer que vous ayez là un

frère, vous monsieur de Boisse... à moins que ce ne soit, comme disaient ces messieurs, quelque fils de famille, forcé à s'engager... un mauvais sujet.

ARMAND.

Je vous remercierais, madame, si j'avais un frère. (*A part.*) Elle y est !...

EMMELINE.

Ah ! c'est que la ressemblance est si singulière...

ARMAND.

Il y en a comme cela, et moi-même, madame, quand je vous ai été présenté, vous avez remarqué ma surprise, mon émotion.

EMMELINE.

Ah ! vous étiez ému.

ARMAND.

Mon Dieu ! oui : vos traits m'ont rappelé une jeune fille charmante qui m'est apparue un jour...

EMMELINE, *souriant.*

Au spectacle, peut-être ?

ARMAND.

Non, je ne crois pas : elle avait votre taille, votre sourire si fin, vos regards si doux, et même, vous aurez de la peine à me croire, elle avait votre voix. Je ne l'ai vue qu'un instant.

EMMELINE.

Un instant ! et vous avez retenu tout cela !...

ARMAND.

Ah ! c'est qu'il y a des souvenirs qui se gravent vite dans un cœur et que rien ne saurait effacer !... Son image est restée là, et impatient de la revoir...

EMMELINE.

Vous croyez la retrouver partout.

ARMAND.

Mais non.

EMMELINE.

Mais si, puisque vous la retrouvez en moi.

ARMAND.

Vous retrouvez bien en moi, madame, ce lancier que vous n'avez vu qu'un instant.

EMMELINE.

C'est vrai !

AIR *nouveau de Couder.*

Mais si du moins, avec franchise,
Vous juriez, quoi qu'il arrivât,
Qu'en ces lieux je suis méprise

En vous prenant pour un soldat.
Vous vous taisez. Je ne vois guère
Pourquoi vous voulez qu'en ce cas
Les paysannes soient sincères
Quand les lanciers ne le sont pas.

ARMAND, *vivement*.

Vous avouez donc...

EMMELINE.

Il ne s'agit pas de moi?... mais de vous!...

ARMAND.

Mais vous dire que je suis ce que vous croyez...

Même air.

N'est-ce pas me perdre, madame?
Car je n'ose croire, entre nous,
Que vous gardiez au fond de l'âme
Ce souvenir pour moi si doux?
Simple soldat de notre armée,
Pourrais-je vous dire tout bas,
Que la paysanne est aimée,
Si le lancier ne l'était pas!

EMMELINE.

Monsieur!

ARMAND.

Et alors, si vous partagez sur ces fils de famille relégués dans un régiment l'opinion de... votre futur mari, vous ne me pardonneriez pas de m'être présenté chez vous, vous chasseriez l'audacieux qui ose vous aimer!...

EMMELINE.

Mais voilà ce que je ne vous demande pas!...

ARMAND.

Et qui, au risque de se perdre, disputerait à son colonel... *

EMMELINE.

Grand Dieu! oh! ce n'est pas vous, monsieur, ce n'est pas vous!... Adieu! (*Apercevant le Colonel.*) Ah!

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant de la droite*.

Pardon, madame, la contredanse touche à sa fin et j'attendais toujours mon vis-à-vis... Je conçois qu'il m'ait oublié. (*Il le regarde avec colère.*)

ARMAND.

Non, colonel, au contraire...

* Emmeline, le Colonel, Armand.

EMMELINE.

En effet, colonel, monsieur venait me rappeler ma promesse; mais je cherchais mon bouquet..,

LE COLONEL.

Un bouquet de fleurs des champs...

EMMELINE.

Que j'avais fait moi-même, et que j'ai laissé tomber, sans doute...

LE COLONEL.

Je viens d'en ramasser un tout à l'heure, et je l'ai posé là sur cette table de jeu. (*Il remonte pour le prendre dans la galerie. Armand tire de son gilet le bouquet qu'il a pris au premier acte et le tend à Emmeline.*)

EMMELINE, *hésitant.*

Monsieur...

ARMAND.

Je vous cherchais pour vous le rendre.

LE COLONEL, *rapportant l'autre bouquet.*

N'est-ce pas cela?

ARMAND.*

Non, colonel, non, j'ai retrouvé ici le bouquet de madame.

EMMELINE, *prenant vivement le bouquet d'Armand.*

Le voici...

LE COLONEL.

Ah! c'est singulier!... j'ai trouvé là...

ARMAND, *souriant.*

Sans doute celui de quelque paysanne!...

LE COLONEL, *jetant le bouquet avec dépit.*

Monsieur!...

ARMAND, *riant.*

Eh! il y a de fort jolies paysannes dans ce pays.

LE COLONEL.

Je vous les cède!

ARMAND, *riant plus fort.*

Merci!

ENSEMBLE

AIR *d'Hormille.*

ARMAND.

Il enrage, pas d'imprudence!
N'oublions point que même au bal,
Je lui dois de l'obéissance,
Du respect, comme au général.

* Le Colonel, Emmeline, Armand.

LE COLONEL.

Ce petit air d'impertinence
Lui pourra devenir fatal,
Je n'aurai pas la patience
D'attendre au lendemain du bal.

EMMELINE, *seule.*

Ah! pour la faute que j'ai faite,
Pardonnez-moi! Je vous promets
La contredanse pour ma dette...
La valse pour les intérêts.

REPRISE ENSEMBLE.

ARMAND.

Il enrage, etc.

LE COLONEL.

Ce petit air, etc.

EMMELINE.

Je vous dois une contredanse,
Une valse, au premier signal;

A part.

Ah! je crains que mon imprudence
Ne rende ce dépit fatal!

Deux dames paraissent à la porte du bal, Emmeline les rejoint et disparaît avec elles; Armand va pour les suivre.

SCENE X.

LE COLONEL, ARMAND.

ARMAND, *au moment de sortir.*

C'est cela, et cette fois, c'est moi qui vous ferai vis-à-vis.

LE COLONEL.

Vous?... Ah çà, parbleu! monsieur, avec votre petit air railleur, cela va-t-il durer longtemps?

ARMAND, *revenant.*

Quoi donc, colonel?

LE COLONEL.*

Je vous préviens que je n'ai point de patience.

ARMAND.

Tant pis! c'est une belle chose que la patience.

LE COLONEL.

Pour ceux qui n'ont que ce courage-là, je ne dis pas..

ARMAND.

Vous vous fâchez, colonel!

LE COLONEL.

Je ne permets pas qu'on me manque de parole! vous m'aviez promis de me faire vis-à-vis...

* Le Colonel, Armand.

ARMAND, *souriant.*

Je cherchais le bouquet de ma danseuse, excusez-moi!

LE COLONEL.

Non, monsieur, je n'excuse pas, et je vous invite, vous qui avez si bien étudié les beaux-arts, à repasser un peu le manuel de la politesse.

ARMAND.

Vous me prêterez votre exemplaire, colonel.

LE COLONEL.

Mieux que cela, je vous en donnerai une leçon, en reconnaissance de celles que j'ai reçues de vous.

ARMAND.

Oh! c'est si peu de chose! (*A part.*) Décidément, il me cherche querelle!

LE COLONEL.

Si fait, je vous la promets, et moi je tiens parole... je n'ai pas l'habitude de faire des incivilités aux gens pour avoir l'honneur de leur faire des excuses..., c'est un genre que je n'entends pas.

ARMAND.

Pas plus que la plaisanterie, je le vois.

LE COLONEL.

Je n'aime pas les mauvais plaisants.

ARMAND.

Plaît-il?

LE COLONEL.

Vous dites?...

ARMAND, *à part.*

Ah! diable! mon colonel...

LE COLONEL.

Et ceci entre nous... Je vous préviens d'une chose que je vous prie de ne pas oublier : j'aime madame Emmeline de Vibraie.

ARMAND.

Qui vous aime?...

LE COLONEL.

Elle reçoit mes hommages; et je ne permettrai pas, près d'elle, les assiduités du... premier venu.

ARMAND, *vivement.*

Le premier venu c'est vous!

LE COLONEL, *avec colère.*

Monsieur!

ARMAND, *se calmant.*

Puisque vous êtes arrivé avant moi.

LE COLONEL, *le serrant de près.*

Soit ! mais quand j'ai pris une position, je la défends !... j'exige donc que vous cessiez...

ARMAND.

Oh ! sur ce point, colonel... vous connaissez assez le manuel de la galanterie... pour savoir qu'au bal on ne reçoit des ordres... que d'une femme.

LE COLONEL.

Vous commencerez par recevoir les miens.

ARMAND.

Non !

LE COLONEL.

Si fait !

ARMAND.

Non !

LE COLONEL.

Si fait ! ou morbleu ! (*Ils se regardent avec colère.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC, *avec deux Messieurs dont l'un va prendre des cartes sur la table de jeu que l'on aperçoit dans la galerie, puis* Mme LAROCHE.

FRÉDÉRIC.*

Oui, messieurs, oui, par ici... Ah ! colonel !

LE COLONEL, *brusquement.*

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce que c'est ?

FRÉDÉRIC.

Pardon ! vous causiez avec monsieur de Boisse.

ARMAND.

Oui, nous causions en amis...

LE COLONEL.

Intimes !... hum !

FRÉDÉRIC, *les observant.*

En ce cas... vous ne refuserez pas de prendre part à une partie de bouillotte que madame de Vibraie vous prie d'organiser avec moi. (*Il leur présente des cartes que l'un des messieurs lui a données.*)

ARMAND, *prenant une carte.*

Je suis à ses ordres.

* Armand, Frédéric, le Colonel.

FRÉDÉRIC.

Et vous, colonel?

LE COLONEL, *prenant une carte.*

Volontiers! quoique je n'entende pas grand'chose aux cartes. Ce n'est pas mon arme ordinaire.

FRÉDÉRIC.

Oh! nous n'en avons pas d'autres ici!

LE COLONEL.*

J'en ai vu pourtant de fort jolies... là... dans cette galerie... deux charmantes épées surtout, avec lesquelles on aimerait à jouer une partie.

ARMAND, *gaiement.*

C'est vrai! mais les cartes sont plus gaies.

FRÉDÉRIC, *de même.*

Et moins dangereuses.

LE COLONEL.

C'est selon les goûts.

ARMAND.

Ah! le colonel a peur de perdre son argent!

LE COLONEL.

C'est bon pour ceux qui n'ont que cela à risquer!

Mme LAROCHE, *à la porte de la salle de danse.*

Ah! mon frère, je te cherchais.

FRÉDÉRIC, *aux messieurs qui entrent dans la galerie.***

Allons, messieurs! (*Bas à Armand en montant avec lui.*) Que diable vas-tu t'amuser à le piquer! madame de Vibraie est tout effrayée!... elle sait qui tu es!

ARMAND.

Parbleu! ma paysanne...

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu là. (*Ils remontent.*)

Mme LAROCHE, *descendue près de son frère.*

Madame de Vibraie m'a parlé de toi avec une émotion!... Tu as fait ta cour; tu es content!

LE COLONEL.

Moi!... oui... très-content... (*Il remonte.*)

Mme LAROCHE, *à part, en s'asseyant sur la bohémienne, et en s'éventant.*)

J'en étais sûre.

* Armand, Frédéric, le Colonel.

** Armand, Frédéric, le Colonel, Mme Laroche.

FRÉDÉRIC, *au Colonel.*

Ah ! colonel, je vous recommande le remplacement de mon lancier.

LE COLONEL.*

Ah ! oui, votre lancier, qui moisit à la salle de police ! ce mauvais drôle !...

ARMAND, *vivement.*

Eh ! pardieu ! monsieur... (*Le Colonel le regarde et passe à lui ; changeant de ton.*) Ah ! je vais vous gagner votre argent, colonel.

LE COLONEL.

C'est ce que nous verrons. (*A Frédéric.*) Je ne vous promets rien, monsieur. (*A Armand.*) Passez donc ! (*Il passe le premier.*)

ARMAND, *riant.*

Trop poli ! (*A Frédéric.*) C'est un dogue ! (*Il rejoint le Colonel dans la galerie. La table de jeu est entourée.*)

FRÉDÉRIC, *redescendant.*

Oui, il a l'air bourru.

Mme LAROCHE.

Mon frère !

FRÉDÉRIC, *surpris.*

Ah ! pardon, madame, je ne vous voyais pas...

Mme LAROCHE, *assise.*

Il est sévère, en effet, très-sévère... mais faites-lui demander ce service-là par Emmeline.

FRÉDÉRIC.

Madame de Vibraie?...

Mme LAROCHE.

Il n'a rien à lui refuser. (*On rit à la bouillotte.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, EMMELINE, *ensuite* FRANÇOIS.

EMMELINE, *entrant par la droite.*

Où sont-ils ?

FRÉDÉRIC.

Ils jouent ensemble... voyez.

Mme LAROCHE, *se levant.***

Ah ! chère dame, venez donc, je parlais de vous...

EMMELINE

De moi !

* Armand, Frédéric, le Colonel, Mme Laroche.

** Frédéric, Emmeline, Mme Laroche.

Mme LAROCHE.

Je disais à monsieur que mon frère ne vous refuserait pas une grâce... (*à demi-voix*) à charge de revanche.

FRÉDÉRIC.

Et je compte sur vous pour mon pauvre lancier.

EMMELINE.

Oui, après la valse, que j'entends commencer...

Mme LAROCHE.

Ah ! je suis engagée... Un bal en plein jour... c'est charmant! Venez-vous? (*Elle sort à droite.*)

EMMELINE, *tendant la main à Frédéric.*

Voici mon valseur... Je vous suis.

FRÉDÉRIC.

Madame...

EMMELINE.

Restez...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc ?

EMMELINE.*

Votre ami est un imprudent, avec ses plaisanteries que le colonel paraissait fort peu disposé à endurer.

ARMAND, *en dehors, au jeu, dans la galerie.*

Le colonel est décavé.

EMMELINE.

Et tenez !

FRÉDÉRIC.

Soyez tranquille! je lui ai parlé, de votre part. Mais où donc vous a-t-il vue pour la première fois ? Ce n'est pas ici, il est question d'une paysanne...

EMMELINE.

Laissons cette paysanne, je vous prie, et parlez-moi de lui. Comment se fait-il qu'un soldat, qui devrait être à sa caserne, et consigné, je crois, se trouve ici ?...

FRÉDÉRIC.

C'est grâce à l'amitié, à la reconnaissance de son maréchal des logis...

EMMELINE.

Monsieur Kirchet !

FRÉDÉRIC, *étonné.*

Ah ! vous connaissez !

* Frédéric, Emmeline.

EMMELINE.

Non, non; mais, quelle imprudence! s'exposer à être reconnu par monsieur Deshayes!

FRÉDÉRIC.

Le moyen de s'attendre à cette rencontre! Par bonheur, il ne l'avait jamais vu; et il ne le reverra pas, je l'espère, avant que j'aie obtenu la permission de le faire remplacer.

EMMELINE.

Ah! il veut quitter le service.

FRÉDÉRIC.

Je veux l'y décider. Vous m'y aiderez, madame, car cela dépend de vous, s'il vous aime!

EMMELINE.

Moi!

FRÉDÉRIC.

Si vous l'aimez!

EMMELINE.

Monsieur!

FRÉDÉRIC.

Ah! laissez-moi le croire.

EMMELINE.

Mais non!

FRÉDÉRIC.

Si fait, pour assurer son bonheur, le mien.

EMMELINE.

Le vôtre? (*Eclat de rire d'Armand dans la galerie.*)

LE COLONEL, *en dehors, au jeu.*

Eh! sacrebleu!

TOUS, *riant.*

Colonel!...

EMMELINE.

Encore.

FRÉDÉRIC *remontant.*

Rien! Armand quitte la table de jeu.

EMMELINE.

Votre bonheur, dites-vous! expliquez-moi...

FRÉDÉRIC.

C'est un charmant garçon, aimable, bon, sensible, trop sensible; car, après une scène un peu vive avec son père, pour quelques folies de jeunesse, un coup de tête l'a jeté dans un régiment; il s'est engagé, et aujourd'hui, il est sourd à la voix de sa famille qui le pleure, qui le rappelle... et sa sœur...

EMMELINE.

Ah ! il a une sœur...

FRÉDÉRIC.

Une adorable jeune fille... à qui j'ai promis de rendre son frère.

EMMELINE.

Et qui vous a promis en échange ?

FRÉDÉRIC.

Un bonheur que vous m'aiderez à obtenir! (*Mouvement au fond.*)

EMMELINE, *regardant dans la galerie.**

Oh ! ils ont disparu tous les deux.

FRÉDÉRIC.

Je les rejoins, mais dites-moi quelle est cette paysanne...

EMMELINE.

Mon Dieu ! j'ai voulu connaître, avant de le recevoir, ce mari que ma tante veut me donner, et...** (*A François qui sort de la gauche, au premier plan, avec un plateau.*) Ah ! François, avez-vous vu dans la galerie monsieur le colonel, monsieur de Boisse ?

FRANÇOIS.

Oui, madame ; ces messieurs plaisantaient avec des épées qu'ils avaient détachées d'un faisceau d'armes...

EMMELINE, *regardant Frédéric.*

Ah !

FRÉDÉRIC.

Ils plaisantaient !...

FRANÇOIS.

Oui, on riait autour de ces messieurs...

EMMELINE.

C'est bien ; portez votre plateau dans la galerie... et vous verrez ce qui se passe... (*François entre dans la galerie.*)

FRÉDÉRIC.

Rassurez-vous, madame; je ne quitte plus Armand; d'ailleurs voici l'heure où il doit partir...

EMMELINE.

Ah ! j'en suis bien aise ! Allez ! allez, et priez-le de ma part d'être prudent !

* Emmeline, Frédéric.

** François, Emmeline, Frédéric.

SCENE XIII.

EMMELINE, FRÉDÉRIC, Mme LAROCHE, *du monde au fond; ensuite* FRANÇOIS. — *On entend l'orchestre pour une contredanse.*

Mme LAROCHE, *à la cantonade du fond.* *

Oui, la contredanse!... il s'agit bien de cela... (*Descendant vivement.*) Eh bien! vous ne savez pas... ils sont sortis tous les deux!...

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Qui donc?

EMMELINE.

Madame!

Mme LAROCHE.

Mon frère, et ce grand fat qui s'est permis de le toucher du bout de son épée.

EMMELINE.

O ciel! (*Musique à l'orchestre.*)

FRÉDÉRIC.

Mais où sont-ils?

Mme LAROCHE, *à Emmeline.*

Ne craignez donc rien, ma chère, c'est une leçon qu'il faut à ce mauvais plaisant, et ce n'est pas pour le colonel que j'ai peur.

EMMELINE.

Eh! madame!...

FRÉDÉRIC, *à François qui rentre.*

Ah! savez-vous!

FRANÇOIS. **

Ces messieurs sont descendus derrière la terrasse, et le soldat du colonel, qui les a vus de loin croiser le fer, dit que l'un d'eux est tombé.

EMMELINE.

Oh!

FRÉDÉRIC.

Je cours...

Mme LAROCHE.

Et moi...

SCENE XIV.

LES MÊMES, LE COLONEL, *il paraît au fond*

Mme LAROCHE, *l'apercevant.*

Ah! mon frère!

* Frédéric, Mme Laroche, Emmeline.

** Mme Laroche, François, Frédéric, Emmeline.

EMMELINE.

Le colonel !... (*Elle s'appuie sur la bohémienne.*)

LE COLONEL, *avec beaucoup de calme, à Emmeline.**

Je viens réclamer ma contredanse. (*Frédéric sort précipitamment. Le Colonel donne la main à Emmeline. Mme Laroche est triomphante. Tout le monde fait un mouvement vers le bal.*)

ACTE III.

Petit salon chez le colonel. — Porte au fond. — A gauche, premier plan, porte du cabinet du colonel. — A droite, premier plan, porte de la chambre de Mme Laroche. — A gauche, au deuxième plan, un petit bureau. — A droite, au deuxième plan, un petit meuble sur lequel sont les armes du colonel. — Tableaux, siéges, etc.

SCENE I.

CANARD, *puis* POMPONNE.

CANARD, *chantant en nettoyant les armes du Colonel.*

AIR :

En arrivant de voyager,
Faut aller se désaltérer ;
Les brigadiers s'en vont boire à l'auberge,
Mais toi, pauvre lancier, va boire à la rivière.

POMPONNE, *au fond, à la cantonade.*

Oui, monsieur Canard, le brosseur du colonel. (*Entrant.*) Eh ! le voilà !**

CANARD.

Ah ! c'est vous, Pomponne ?

POMPONNE, *à part.*

Tâchons de savoir, sans avoir l'air !... (*Haut.*) Je me flatte d'être exacte.

CANARD.

Et belle !... crénom ! êtes-vous belle !

POMPONNE,

On s'est mis sur son quarante-huit, pièce de siége.

CANARD..

Vous allez faire la conquête du colonel ; vous venez pour

*Mme Laroche, Frédéric, le Colonel, Emmeline.

** Pomponne, Canard.

lui demander ma main, et il est susceptible de me souffler la vôtre.

AIR *du Piége.*

POMPONNE.

Ne riez donc pas, vous me fait's peur.
Je suis timide et rien que de l'attendre
Je tremble.

CANARD.

Tiens, pourquoi ça?

POMPONNE.

Farceur,
Vous m' dit's vous-mêm' qu'il n'est pas tendre.

CANARD.

Cristi, non! avec ses soldats!
Mais sa tendresse, c'est ziste et zeste.
Tant plus pour nous il n'en us' pas,
Tant plus pour les bell's il en reste.

Il veut lui prendre la taille.

POMPONNE, *le repoussant vivement.*

Mille carabines! vous me chiffonnez!

CANARD.

Ah bien! pour une femme timide, vous donnez de fières poussées dans l'estomac.

POMPONNE.

Voyons, quand allez-vous me présenter?

CANARD.

Quand le colonel sera visible; car nous sommes rentrés tard d'un château où il nous est arrivé des aventures!

POMPONNE, *à part.*

Nous y voilà... (*Haut.*) Vraiment!...

CANARD.

Si vous saviez!... j'ai trouvé un tas de figures de connaissance, un surtout, un bourgeois que je parierais que c'est lui, si ce n'était pas un autre.

POMPONNE.

Qui lui?

CANARD.

Eh ben! Armand... le lancier Armand...

POMPONNE, *riant.*

Ha! ha! ha! bêta!

CANARD.

Parole!

POMPONNE.

Taisez-vous !

CANARD.

Mais...

POMPONNE, *sévèrement.*

Je vous dis de vous taire !.. Est-ce que vous avez parlé de cette ressemblance au colonel?

CANARD.

Ah ! cré nom, non ! parce que si c'était lui, il serait gentil !..

POMPONNE, *à part.*

Fusillé !

CANARD.

Vous dites?

POMPONNE.

Je dis... qu'il est consigné !

CANARD.

Pourtant !..

POMPONNE.

Monsieur Canard, si vous avez encore une pareille idée, si vous en soufflez mot à... n'importe qu'est-ce, je vous renie et je vous déshérite.

CANARD.

Ah ! bon ! en voilà une !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COLONEL, Mme LAROCHE, *puis* KIRCHET.

LE COLONEL, *sortant de chez madame Laroche qui le suit.*

Va-t'en au diable !

CANARD.

Mon colonel !

POMPONNE.

Ah! pristi ! (*Ils se rangent près du mur à droite.*)

Mme LAROCHE, *suivant le Colonel.*

Un mariage si avantageux.

LE COLONEL.

Oui, une belle campagne, que tu m'as fait faire là !

Mme LAROCHE.*

Certainement je crois encore...

LE COLONEL, *à Canard qui descend à lui.*

Qu'est-ce que c'est ? que faites-vous ici ?

Mme LAROCHE.

Quelle est cette femme ?

* Le Colonel, Mme Laroche, Pomponne, Canard.

CANARD.

C'est pas une femme... c'est-à-dire si... excusez, mon colonel, ma commandante, c'est la cabaretière qui voudrait avoir le plaisir de m'épouser, si c'était un effet de votre complaisance.

LE COLONEL.

Ah! cette passion!... qu'elle approche.

Mme LAROCHE, *la regardant.*

Pas mal! bonne tenue!

CANARD, *bas à Pomponne.*

Approchez donc! que vous êtes bête!

LE COLONEL, *à sa sœur.**

Sais-tu pourquoi nous étions invités? tout simplement pour éperonner l'amour de ce Parisien.

Mme LAROCHE.

Bah! un paltoquet!.. il t'a plaisanté, tu l'as blessé, vous êtes quittes!

LE COLONEL.

Non, morbleu! *(Brusquement à Pomponne, que Canard pousse tout près de lui.)* Eh bien, vous allez vous mettre dans ma poche, vous!

POMPONNE, *reculant.*

Colonel.

CANARD.

Vous lui avez dit d'approcher, et...

LE COLONEL.**

Tais-toi! C'est donc vous qui voulez devenir la femme de cet imbécile?

POMPONNE.

Oui, mon colonel, j'ai besoin pour m'aider d'un garçon dévoué, alors j'ai réfléchi que si c'était un mari...

Mme LAROCHE.

Ce serait les gages d'épargnés.

CANARD.

Voilà!.. Je vas vous dire, c'est une ancienne vivandière...

LE COLONEL.

Tais-toi! Vous n'êtes pas fille?

POMPONNE.

Non, mon colonel, pas tout à fait.

Mme LAROCHE.

Vous êtes veuve?

* Mme Laroche, le Colonel, Pomponne, Canard.
** Mme Laroche, Pomponne, Canard, le Colonel.

POMPONNE.

Oui, madame, à peu près. Mon premier venait d'obtenir la permission de m'épouser quand il a été tué devant Zaatcha.

Mme LAROCHE.

C'est malheureux !

CANARD.

Ah ! pas pour moi, ma commandante !

Mme LAROCHE, *riant.*

Il est étonnant.

LE COLONEL.

Vous avez les trois cents francs de rente exigés ?

POMPONNE.

Oui, mon colonel... le notaire vous dira...

LE COLONEL, *allant s'asseoir au bureau.*

Eh ! votre notaire ! est-ce que je le connais ! est-ce que j'ai affaire à votre notaire ! Il me faut un certificat légalisé.—Allez le chercher, après cela je verrai.

POMPONNE.*

Oui, mon colonel.

CANARD, *à part.*

Il verra, quoi ?

LE COLONEL.

Allons, laissez-moi !

POMPONNE.

Oui, mon colonel. (*A part.*) Il n'est pas commode !.. pauvre jeune homme !... (*Elle remonte avec Canard.*)

Mme LAROCHE, *se rapprochant du Colonel.*

Et maintenant, parlons de ce mariage !

KIRCHET, *se montrant au fond.*

Mon colonel !

LE COLONEL, *avec impatience à sa sœur.*

Encore !

CANARD.

Ah ! c'est le maréchal des logis Kirchet, que mon colonel a fait demander.

KIRCHET, *entrant.***

Et je me rends aux ordres de mon colonel... excusez, madame... (*A part.*) Cristi ! la jolie personne !

Mme LAROCHE, *à part.*

Il est gentil garçon !

* Mme Loroche, le Colonel, Pomponne, Canard.

** Mme Lrroche, le Colonel, Kirchet, Pompone, Canard.

LE COLONEL.

Vous avez dans votre compagnie, le lancier Dalber?

POMPONNE, *qui sortait, s'arrêtant.*

Dalber!

LE COLONEL.

Hein!.. vous n'êtes pas sortie!

POMPONNE.

Si fait, je m'en vas!

LE COLONEL.

Et si c'est pour aujourd'hui, dépêchez-vous, j'ai conseil.

POMPONNE.

Oui, mon colonel. (*Bas à Canard qui va pour la suivre.*) Reste!... (*Elle sort.*)

CANARD, *à part.*

Reste!... Tiens!... (*Il range sur le petit meuble au fond à droite.*)

SCENE III.

LE COLONEL, KIRCHET, CANARD, Mme LAROCHE.

LE COLONEL, *toujours à son bureau.*

Et qu'est-ce que c'est que ce Dalber?

KIRCHET.*

Dame! mon colonel, c'est z'un bon enfant.

LE COLONEL.

Un bon enfant!... c'est à dire un mauvais soldat, qui manquait hier à l'inspection.

KIRCHET.

Je l'ai consigné.

LE COLONEL, *se retournant.*

Consigné! voilà tout?

KIRCHET.

Ça n'a pas l'habitude de la discipline.

LE COLONEL.

On consigne pour une tache, pour parler dans les rangs, pour manquer un temps à l'exercice, mais pour une inspection, c'est deux jours de salle de police au moins!... Ah! je vois ce que c'est, un fils de famille, il reçoit de l'argent qu'il dépense avec ses camarades, ses supérieurs peut-être!... il vous paye du vin, du tabac, des noces, que sais-je!... et en revanche, on le ménage... mais désormais, à la moindre faiblesse, je vous casse.

* Mme Laroche, le Colonel, Canard, Kirchet.

KIRCHET.

Ah ! crélotte !... si j'eusse l'avantage d'être connu de mon colonel, vous ne me soupçonneriez pas.

LE COLONEL.

Taisez-vous !

KIRCHET, *à part.*

C'est z'un cheval.

Mme LAROCHE.

Ce soldat dont on t'a parlé à Grandchamp.

LE COLONEL.

Parbleu ! il ne manque pas de protecteurs. A peine levé, je reçois encore une lettre de Paris.

Mme LAROCHE.

Songe que le jeune artiste qui te l'a recommandé, est très-bien vu là-bas.

LE COLONEL.

Oui, un ami, de l'autre ! belle recommandation! (*Il se lève.*)

KIRCHET.

Mon colonel?

LE COLONEL.

Je ne vous parle pas. Eh ! morbleu ! s'il n'est pas du bois dont on fait les soldats, il n'avait qu'à rester chez lui... un fameux sujet ! il n'a pas même su gagner les galons de brigadier. (*Regardant Kirchet.*) Hein ?

KIRCHET, *à l'autre bout du théâtre.*

Pardon ! c'est z'à moi que mon colonel se fait l'honneur de parler ?...

CANARD, *du fond.*

Si fait, mon colonel, il les avait, mais...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu fais là ? sors !

CANARD.

Oui, mon colonel. (*A part.*) Sors ! elle m'a dit : reste. (*Il s'éloigne lentement et s'arrête sur le seuil.*)

Mme LAROCHE.

Il paraît qu'il a gagné les galons de brigadier.

LE COLONEL, *à Kirchet.*

Pourquoi ne les a-t-il plus ?

KIRCHET.

Ses galons, mon colonel, c'est qu'on lui a z'ôtés !

LE COLONEL.

Parce qu'ils lui imposaient des devoirs auxquels il manquait

sans doute; et il reçoit de nombreuses visites, c'est l'usage?

KIRCHET.

De temps à autre.

LE COLONEL.

Savez-vous ce que fait son père?

KIRCHET.

Je l'ignore, mon colonel.

CANARD, *descendant d'un pas.*

On dit un épicier...

LE COLONEL.

Encore! Ah çà, tu ne veux donc pas t'en aller, toi!

CANARD.

Je m'en vas, mon colonel. (*Il sort par le fond.*)

Mme LAROCHE.

On t'a dit le fils d'un banquier.

LE COLONEL.

Ah! (*A Kirchet.*) Puisqu'on me le recommande, j'aurai l'œil sur lui... faites-le-moi venir.

KIRCHET. *

Vous voulez, mon colonel?

LE COLONEL, *avec impatience.*

Faites-le-moi venir.

KIRCHET.

Tout de suite, mon colonel. (*A part.*) Gredin de sort! Pourvu que ce brigand-là soit rentré!

Mme LAROCHE.

Et surtout, maréchal des logis, défendez donc à votre compagnie de faire du colonel un croque-mitaine.

KIRCHET.

Un croque-militaire! je ne crois pas...

LE COLONEL.

Bien, bien! allez... (*Kirchet va pour sortir, Canard se jette sur lui en entrant.*)

CANARD.

Ma commandante! ma... Ah bon!...

KIRCHET, *bousculé, grommelant en retenant son chapska.*

Cré!... sac... animal,.. muf...

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu veux encore?... (*A Kirchet.*) Allez donc! (*Kirchet sort.*)

* Mme Laroche, Kirchet, le Colonel.

CANARD. *

Ce n'est pas à vous, colonel, c'est à ma commandante.

Mme LAROCHE.

Qu'y a-t-il?

CANARD.

Voilà cette dame de Grandchamp, vous savez, la paysanne.

LE COLONEL.

Une paysanne...

CANARD.

Non, je veux dire...

EMMELINE, *riant en dehors.*

Une caserne! c'est charmant!

Mme LAROCHE, *allant à Emmeline qui paraît.*

Ah! Emmeline!..

LE COLONEL.

Madame!.. (*Ils montent à elle.*)

CANARD, *à part.*

Emmeline! Je veux bien.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, EMMELINE, Mme LAROCHE.

EMMELINE, *entrant gaiement.*

Ah! chère dame. Bonjour, colonel.

Mme LAROCHE.

Quelle excellente surprise!

LE COLONEL.

Que de bonté!

EMMELINE.**

N'est-ce pas? Savez-vous qu'il y a de quoi me compromettre; venir ainsi chez un colonel!

Mme LAROCHE.

Chez sa sœur!

LE COLONEL.

Nous vous garderons le secret.

EMMELINE.

Oh! je n'y tiens pas, car je viens vous enlever.

LE COLONEL.

Moi!

EMMELINE.

Avec votre sœur. (*Riant.*) Votre chaperon!

* Mme Laroche, Canard, le Colonel.

** Canard, Mme Laroche, Emmeline, le Colonel.

Mme LAROCHE.

Nous enlever ! (*Sur un signe de Mme Laroche, Canard a donné des siéges; on s'assied; Canard sort.*)

EMMELINE.*

Certainement ! Ma tante va mieux, beaucoup mieux ; et je veux lui rendre la fête qu'elle m'a donnée hier ; mais à nous quatre, en petit comité. Nous lui ferons de la musique, nous nous promènerons dans le parc.... et ce soir... dame ! nous ne pourrons pas lui donner un bal, nous ne serons que quatre... mais nous reviendrons ensemble au spectacle, à Nancy, où l'on dit que vous avez un opéra.... détestable ! (*Elle rit.*)

Mme LAROCHE, *riant.*

C'est vrai !

LE COLONEL, *de même.*

Oh ! je n'écouterai pas.

EMMELINE.

Quelle charmante journée !

Mme LAROCHE.

Vous n'avez donc plus personne au château ?

EMMELINE.

Non ; tout le monde est parti, heureusement !

LE COLONEL.

Tant mieux !

EMMELINE.

La voiture de ma tante a ramené, ce matin, à Nancy monsieur Frédéric, ce peintre qui devait faire mon portrait ; il ne le fera pas.

Mme LAROCHE.

Ah ! l'ami du jeune homme...

EMMELINE.

Oui, oui... je lui en veux de m'avoir présenté ce monsieur que nous ne connaissions pas. — Si vous saviez, colonel, combien j'ai regretté la rencontre à laquelle nous vous avons exposé !

LE COLONEL.

Moi !... Je regrette un moment d'impatience ; mais ce n'est pas de ma faute... Quoique les fatuités de ce monsieur méritassent une leçon, je désirais l'épargner, en attendant mieux ; mais par une dernière provocation, il a voulu faire sauter mon épée, et ma foi...

* Mme Laroche, Emmeline, le Colonel.

Mme LAROCHE.

Que diable ! un colonel n'est pas un volatile sur lequel on tire pour s'amuser !

EMMELINE.

C'est ce que j'ai dit à ma tante.

LE COLONEL.

Au reste, une blessure au bras, il n'en mourra pas.

EMMELINE, *légèrement.*

Oh ! non, je l'espère. (*Avec intérêt.*) Mais vous aussi, colonel, vous avez été atteint ?

LE COLONEL.

Oh ! fort peu ! une égratignure à la main.

Mme LAROCHE.

Et qu'est-il devenu ce beau jeune homme ?

EMMELINE.

On l'a pansé au château, où il ne faisait que s'arrêter, et dans la nuit il est reparti en poste pour Paris, où on le marie, je crois.

LE COLONEL, *avec satisfaction.*

Ah ! bon voyage !

EMMELINE.

C'est un de ces importuns qu'on ne revoit pas.

Mme LAROCHE.

Et on fait bien.

LE COLONEL.

Qu'il prie Dieu de ne jamais me retrouver ! il me payerait cher le trouble que j'ai jeté dans votre fête ! m'avoir forcé de manquer aux égards que je vous devais. (*On se lève.*)

EMMELINE, *s'efforçant de rire.*

Vous y pensez encore ! Voilà ce que nous voulons vous faire oublier, ma tante et moi. Nous partons, n'est-ce pas ? êtes-vous prêts ?

LE COLONEL.

Pardon ! je vous rejoindrai, mais j'ai conseil ce matin.

EMMELINE.

Bah ! on se passera de vous.

LE COLONEL.

Et puis une affaire que votre peintre monsieur Frédéric m'avait recommandée...

EMMELINE.

Vous laisserez vos ordres pour que cela se fasse en votre absence.

LE COLONEL

Mais...

EMMELINE.

Ah!... ah! colonel, vous ne voulez pas que je vous enlève..

LE COLONEL.

AIR *du Carnaval de Béranger.*

Vous m'enlevez!

EMMELINE, *riant.*

C'est peut-être un peu leste!

Mme LAROCHE.

Mais non, vraiment, je réponds du succès!
Laisse-toi faire.

EMMELINE.

Eh! oui, comme le reste,
Vous le voyez, l'amour est en progrès.
Un chevalier, fier de sa noble chaîne,
Eut enlevé, jadis dans un castel,
Son Angélique... et dame châtelaine,
A ses soldats j'enlève un colonel.

LE COLONEL.

Charmante... mais...

EMMELINE.

Moi, qui ai promis à ma tante de vous ramener, il faudra donc lui dire: Il n'a pas voulu, il m'a refusé!

Mme LAROCHE.*

Oh! non, non!

LE COLONEL

Vous y mettez tant de grâce! Ah! c'est la première fois que j'aurai sacrifié mon devoir à un plaisir.

EMMELINE, *riant.*

Les philosophes prétendent qu'il y a commencement à tout!.. nous partons.

Mme LAROCHE.

Je ne vous demande que le temps de donner quelques ordres.

LE COLONEL.**

Et moi d'écrire quelques lettres.

EMMELINE.

Soit! faites vite, mon cher colonel.

ENSEMBLE.

AIR: *La Traîtresse.* (Piccolet.)

EMMELINE.

Sans faire attendre,

* Emmeline, le Colonel, Mme Laroche.
** Le Colonel, Emmeline, Mme Laroche.

Il faut vous rendre,
Et pour vous prendre,
Nous allons revenir.
Pour vous, j'espère,
La seule affaire,
C'est le plaisir
Qui va nous réunir.

Mme LAROCHE.

Sans faire attendre,
Il faut te rendre,
Et pour te prendro
Nous allons revenir.
Pour toi, mon frère,
La seule affaire,
C'est le plaisir
Qui doit nous réunir.

LE COLONEL.

Sans faire attendre,
Je dois me rendre,
Fidèle et tendre,
Je dois vous obéir.
Sûr de vous plaire,
Ma seule affaire,
C'est le plaisir
Qui va nous réunir!

Il baise la main d'Emmeline qui sort par la droite avec Mme Laroche.

SCENE V.

LE COLONEL, *ensuite* KIRCHET.

LE COLONEL, *allant s'asseoir à son bureau.*

Elle est charmante! et me voilà pris tout à fait!... (*A Kirchet qui entre par le fond.*) Qu'est-ce qu'il y a?

KIRCHET, *sur le seuil de la porte.*

Excusez, mon colonel, c'est que le lancier dont auquel n'est pas en état de paraître devant ses chefs...

LE COLONEL.

Pourquoi cela?

KIRCHET.

Je vas vous dire : ce n'est pourtant pas son ordinaire... mais pour la minute, il est z'un peu trop lancier polonais.

LE COLONEL, *écrivant.*

Il est gris?

KIRCHET.

D'abord ce n'était pas trop visible à l'œil nu, mais faut que votre ordre et puis le grand air l'aient z'achevé..

LE COLONEL.

J'en étais sûr!... n'importe? qu'il vienne!... et s'il résiste, faites-le amener!

KIRCHET.

Suffit, colonel! (*Il sort.*)

LE COLONEL, *seul.*

Les voilà tous, ces beaux-fils!... Je n'assisterai pas au conseil... puisqu'on m'enlève!... ma sœur a raison... Ce mariage se fera!

SCENE VI.

LE COLONEL, ARMAND, KIRCHET.

KIRCHET.

Voici le lancier...

ARMAND, *un peu chancelant, la voix épaisse, et son képi sur les yeux.*

A bas les mains!... ne touchez pas! je marche tout seul.

LE COLONEL.

Ah! enfin!

ARMAND.

Oh! mon colonel!..- (*Il pose la main de manière à cacher son visage du côté du colonel.*) Cristi!

LE COLONEL, *se remettant à écrire.*

Vous êtes dans un bel état!

ARMAND.*

Mon état! mon colonel me demande mon état? c'est d'être lancier, mon état!

KIRCHET.

Chut! donc.

ARMAND.

Chut!

LE COLONEL, *écrivant.*

Maréchal des logis, c'est votre faute! si vous l'aviez mis à la salle de police, cela ne serait pas arrivé.

KIRCHET.

J'ai z'eu tort.

ARMAND.

Excusez, mon colonel, pour avoir l'air dans mon tort, j'en ai l'air...

KIRCHET, *bas.*

Chut!

ARMAND.

Chut! mais le vrai coupable, c'est le petit blanc! scélérat de petit blanc!

* Colonel, Armand, Kirchet.

LE COLONEL.

C'est bien...

ARMAND, *gagnant la porte.*

Bien... alors... partons... partons !

KIRCHET, *le retenant.*

Mais non !...

ARMAND.

Mais si, puisque le colonel se fait l'honneur de me dire...

LE COLONEL, *se levant.*

Hein ?

ARMAND, *remettant vivement sa main.*

Oh !

KIRCHET, *bas.*

Chut !

ARMAND.

Chut ! (*Même jeu.*) Partons !

LE COLONEL.

Restez !... (*Passant devant eux.*)* Il était consigné pour vingt-quatre heures, où a-t-il pu s'enivrer ?...

KIRCHET.

À la cantine, peut-être.

ARMAND.

Ah ! voilà, j'ai travaillé toute la journée à faire les comptes du maréchal des logis...

KIRCHET.

Oui, il m'aide quelquefois...

ARMAND.

Chut !

LE COLONEL.

À boire !

ARMAND, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! je vas vous dire, mon colonel, il n'est pas fort sur l'ortho... l'orthographe, et c'est moi...

KIRCHET *lui prend le bras pour le faire taire. A mi-voix.*

Mais non... devant le colonel !... (*Le colonel se retourne et aperçoit la figure d'Armand qui remet vivement la main à son képi.*)

ARMAND.

Chut !... alors ce matin, j'étais dans les gelés... et j'ai voulu me réchauffer avec le petit blanc...

* Armand, Kirchet, le Colonel.

LE COLONEL, *à lui-même pendant qu'il parle.**

Singulière ressemblance ! (*Il s'approche d'Armand.*)

ARMAND, *se détournant comme en chancelant.*

Mais ce bourguignon-là m'a si bien réchauffé que j'en ai un coup de soleil... Excusez, mon colonel !

LE COLONEL, *près de lui.*

Ne tournez donc pas.

ARMAND, *se détournant toujours du colonel.*

Oui, tout tourne... tout!... mon colonel aussi... (*Le colonel fait sauter son képi.*) Mon képi !

LE COLONEL, *à Kirchet.*

Cet homme n'a pas fait sa consigne !

KIRCHET.

Mon colonel!... (*Tremblant, à part.*) Ah ! prelotte !

ARMAND, *tournant autour de son képi en le ramassant.*

Ne tournez donc pas !

LE COLONEL.

Il s'est absenté !

KIRCHET.

Je vous jure...

LE COLONEL.

Vous mentez. (*A Armand.*) Vous n'êtes pas ivre !

ARMAND, *chancelant.*

Non !... N'est-ce pas, mon colonel, je ne suis pas ivre?

KIRCHET.

Ah ! bah !

LE COLONEL.

Prenez garde ! Si l'on se jouait de moi à ce point !... (*A Kirchet.*) Je vous casserais.

KIRCHET.

Moi !

ARMAND, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

LE COLONEL, *se tournant vers lui.*

Je vous ferais fusiller.

ARMAND.

Fusiller !... Qui ça ? (*Pleurant.*) Mon maréchal des logis.

LE COLONEL.

Cet homme est sorti, vous dis-je ; il n'a pas passé la nuit à la caserne !

ARMAND.

Chut !

* Armand, le Colonel, Kirchet.

KIRCHET.

C'est vrai, mon colonel.

ARMAND.

C'est vrai ! je me suis échappé.

KIRCHET.

Oui ! il s'est échappé !... Voilà !

LE COLONEL.

Et cette nuit, il l'a passée...

ARMAND, *confidentiellement*.

Chut donc ! Cette pauvre Pomponne !... Faut pas dire.

Air : *Elle aime à rire*, etc.

J'ai passé la nuit dans l' bouchon,
A rire, à boire avec Pomponne.
A la santé d' canard, cré nom!
La femme est bell', la cave est bonne.
L'amour n'a pas payé son vin,
J'ai des mœurs, je l' dis à sa gloire,
Et quand Pomponne me verse à boire,
Ce n'est qu' pour noyer mon chagrin.

LE COLONEL.

Chez Pomponne !

KIRCHET.

Il paraît !...

ARMAND.

Versez !

LE COLONEL.

Allons donc !... il est sorti en bourgeois.

KIRCHET.

Jamais ! je vous jure par mes galons...

LE COLONEL.

Vos galons ! vos galons !... (*A Armand.*) Vous êtes allé au château de Grandchamps.

ARMAND.

Grandchamps !... connais pas.

LE COLONEL.

Ah ! morbleu !

SCENE VII.

LES MÊMES, EMMELINE.

EMMELINE, *dans la chambre de Mme Laroche*

Oui, vous êtes prête... Je vais chercher votre frère. (*Elle entre gaîment.*) Colonel... (*Apercevant Armand.*) Ah !... vous n'êtes pas seul...

LE COLONEL, *allant à elle.*

Ah ! madame ?

KIRCHET.

Du sexe !...

ARMAND.

Cristi !... filons.

LE COLONEL.

Restez ! .. Mon Dieu ! belle dame, vous arrivez bien à propos ; voici le protégé de... votre jeune peintre...

EMMELINE.

De M. Frédéric !...

ARMAND, *cherchant à se rappeler.*

Frédéric !... qui ça, Frédéric ?

LE COLONEL, *se contenant.*

Et vous voyez, madame... Je le disais bien, voilà ce que sont ces beaux fils dans un régiment ! voilà dans quel état ils se mettent... ivre ! (*Il fait tourner Armand vis-à-vis d'Emmeline.*)

EMMELINE, *riant.*

Je leur en fais mon compliment.

ARMAND.

Permettez !

KIRCHET.

Chut !

ARMAND, *même jeu.*

Chut !

LE COLONEL.

Mais est-ce que vous n'êtes pas frappée comme moi d'une singulière ressemblance?

EMMELINE.

Une ressemblance... ce garçon-là... avec qui ?

LE COLONEL.

Avec ce drôle....

ARMAND, *s'oubliant.*

Ce drôle !... (*Se reprenant vivement et montrant Kirchet.*) Ce drôle de maréchal-des-logis !

KIRCHET.

Moi, crélotte !

ARMAND.

Chut !

* Armand, le Colonel, Emmeline, Kirchet.

LE COLONEL.

Qui était hier... chez madame votre tante

EMMELINE.

A Grandchamps.

ARMAND.

Grandchamps!.. Connais pas!

LE COLONEL.

Qui m'a insulté, provoqué..

EMMELINE *souriant.**

Qui?... ce soldat? vous trouvez qu'il ressemble;... mais non... je ne trouve pas, moi!

LE COLONEL.

Vous ne trouvez pas!

EMMELINE.

Attendez donc.. Si fait!. Il y a quelque chose dans les yeux, peut-être, à la rigueur, et même Monsieur de Boisse les a plus grands.

LE COLONEL.**

Ah!. Monsieur de Boisse!. et lui Dalber?

ARMAND.

Présent!

LE COLONEL *le contemplant.*

Ah! sacrebleau! cette figure...

EMMELINE.

Ce n'est pas du tout cela!... La taille non plus...

ARMAND *se posant.*

Madame me regarde!.. Fixe!... (*il chancelle.*)

KIRCHET *à part.*

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE COLONEL.

Mais...

EMMELINE *riant.*

Voilà une étrange préoccupation, par exemple! Ha! ha! ha!

ARMAND.

Ha! ha! ha!

SCENE VIII.

LES MÊMES, CANARD.

CANARD *accourant de la gauche.****

Mon colonel!..

* Armand, Emmeline, le Colonel, Kirchet.
** Armand, le Colonel. Emmeline, Kirchet.
*** Canard, Armand, le Colonel, Emmeline, Kirchet.

LE COLONEL *brusquement.*

Que me veux-tu, toi !

CANARD.

Il vient de monter par l'escalier de la caserne, dans le cabinet de mon colonel, un monsieur avec une lettre du Ministre.

LE COLONEL.

Ah ! c'est bien !.. J'y vais !. (*à Canard*) Ah ! dis donc, toi... (*Lui montrant Armand*) est-ce que tu n'as pas vu cette figure-là, ailleurs qu'ici ?..

CANARD.

Armand !...

ARMAND.

Le trompette !..

LE COLONEL.

Par exemple, à ce château, où tu m'as suivi ?

CANARD.

Non,... non, mon colonel.

LE COLONEL, *regardant Armand.*

C'est fabuleux !

KIRCHET, *à part.*

J'ai z'une venette !

CANARD, *à part.*

Pomponne m'a défendu !...

EMMELINE, *revenant au colonel, à demi-voix.*

Est-ce que vous trouvez encore.. (*riant*) cette ressemblance ?

LE COLONEL.

Oui.. c'est-à-dire... non !

EMMELINE.

Ha ! ha ! ha ! C'est de la folie. A bientôt, colonel. (*Elle sort par la droite.*)

LE COLONEL, *avec dépit, à part.*

Je prête à rire ! Il ne manquait plus que cela !... (*A Kirchet.*) Maréchal des logis !

KIRCHET.

Mon colonel !...

LE COLONEL.*

Vous aurez à me rendre compte de votre conduite, pour avoir laissé sortir cet ivrogne, que vous allez mettre jusqu'à nouvel ordre, à la salle de police, et s'il bronche, au cachot !

* Le Colonel, Canard, Armand, Kirchet.

ARMAND, *chancelant.*

Je ne bouge pas !... à la salle de police... ma pipe ! (*Il la tire de sa poche.*)

LE COLONEL, *au moment de sortir, se ravisant.*

Ah ! (*A part.*) Au bras droit !

ARMAND.

AIR *Adieux de La Tulipe.*

Consigne cruelle,
De ton noir taudis,
Ma pipe fidèle
Fait un paradis !...

(*Le Colonel, venu à lui, lui prend le bras droit, Armand s'interrompt, et laisse tomber son képi qu'il tenait à la main.*)

LE COLONEL.

Eh bien !...

ARMAND.

Plaît-il ?

LE COLONEL, *lui serrant le bras.*

Votre képi !

ARMAND, *s'efforçant de sourire.*

Mon képi. (*Le montrant de la main gauche.*) Voilà mon képi. (*Il le ramasse et reprend l'air.*)

Toujours allumée,
Viens à mon secours !...

LE COLONEL, *le regardant fixement et le serrant toujours.*

Vous avez été chez Pomponne...

CANARD, *s'avançant.*

Pomponne !

ARMAND.

Chut!

LE COLONEL, *le lâchant avec dépit.*

Rien ! (A *Canard.*) Suis-moi !

ARMAND, *achevant son air.*

En rêve, en fumée
Rends-moi mes amours !...

LE COLONEL, *pendant qu'il achève de chanter.*

Ah ! ils me le paieraient tous !... (*Il sort par la gauche avec Canard. Armand qui forçait sa voix et sa contenance étouffe un cri.*)

SCENE IX.

ARMAND, KIRCHET, *ensuite* EMMELINE.

KIRCHET, *à part.*

Me voilà gentil !

ARMAND.

Oh ! oh ! ma blessure! (*Il tombe assis sur un siége à droite.*)

KIRCHET.

Eh bien ! eh bien ! il se trouve mal !

ARMAND, *portant la main à son bras.*

J'ai failli me trahir !

EMMELINE, *reparaissant à droite.*

Sorti... enfin... (*Elle monte à la porte du fond.*)

ARMAND, *l'apercevant.* *

Ah ! madame !... (*Il se lève et va à elle.*)

EMMELINE.

Prenez garde !... je tremble...

ARMAND.

Rassurez-vous, nous sommes seuls.

KIRCHET.

Mais, mon garçon, il faut...

ARMAND.

Il faut que je parle à madame !

KIRCHET.

Je ne puis pas...

EMMELINE.

Ah ! monsieur, je vous en prie ?

KIRCHET.

Mais...

ARMAND, *à Emmeline.*

Si vous saviez combien j'étais honteux du rôle que j'étais obligé de jouer devant vous !

KIRCHET.

Il n'est plus gris !

EMMELINE.

Oh ! je l'ai bien deviné.

ARMAND.

J'ai détourné les soupçons de ce terrible colonel, et grâce à vous...

KIRCHET. **

Permettez, nous allons à la salle de police.

ARMAND.

Tout à l'heure.

KIRCHET.

Tout de suite ! ma consigne...

* Emmeline, Armand, Kirchet.

** Emmeline, Kirchet, Armand.

EMMELINE.

Je suis une amie de la famille de monsieur Armand.

KIRCHET.

Possible; mais si le colonel venait...

ARMAND.

Eh bien, épiez son retour... là !

KIRCHET.

Mais non, vous plaisantez !

ARMAND.

Mais si !... (*bas*) ou j'avouerai tout.

KIRCHET.

Ah ! cristi !

EMMELINE.

Un instant, de grâce !

KIRCHET, *à la porte de gauche.*

J'ai rencontré cette femme-là quelque part. (*Il entr'ouvre la porte et disparaît un moment.*)

ARMAND, à *Emmeline.*

Vous ici, madame, chez le colonel !...

EMMELINE.

Je voulais l'emmener à Grandchamps avant qu'il ne vous revît, et nous l'aurions retenu, afin de donner à votre ami le temps de s'entendre avec vous, pour vous faire remplacer.

ARMAND.

Me faire remplacer !

EMMELINE.

Il le faut !

ARMAND.

Non, madame, non ; mon père m'a forcé à me faire soldat, et après les propos qui ont suivi mon engagement, je ne puis rentrer dans le monde, sans une sorte de ridicule que je ne me sens pas l'humilité d'encourir.

EMMELINE.

Y pensez-vous ! mais hier vous consentiez...

ARMAND.

Oh ! hier... en me trouvant dans un salon, près de vous, si belle, si bonne, une idée folle s'était emparée de moi : il me semblait que si je reparaissais dans le monde avec une femme charmante qui m'y ramènerait comme un bon ange, au lieu de me plaindre et de me railler, on envierait mon sort, on me féliciterait d'une folie qui m'aurait valu un si grand bonheur !

* Félix, Emmeline.

Pardonnez-moi une illusion qui a peu duré. Cette femme est ici pour rendre au colonel toutes ses espérances !

EMMELINE.

Mais c'est pour vous sauver ! .. pour dissiper ses soupçons.

ARMAND.

Demain, il n'en aura plus... il sera heureux de votre amour...

EMMELINE.

Et qui vous dit que je l'aime !

ARMAND.

O ciel !... vous me permettez de croire encore que c'est moi !

EMMELINE.

Mon Dieu ! croyez ce que vous voudrez... Mais d abord, renoncez à cet uniforme qui me fait peur ! (*Kirchet reparaît doucement.*)

ARMAND.

Et vous consentiriez...

EMMELINE.

A tout pour vous sauver.

ARMAND.

Ah ! madame !...

KIRCHET, *rentrant vivement.*

Ah ! prelotte ! on sort de chez le colonel.

EMMELINE.

Eh ! vite, partez !

KIRCHET, *le prenant par le bras.*

A la salle de police.

ARMAND, *poussant un cri.*

Prenez garde !

KIRCHET.

Silence !

EMMEENIT.

Qu'est-ce donc ?

ARMAND.

Rien, rien !

FRÉDÉRIC, *en dehors.*

Oui, colonel, oui !

KIRCHET, *écoutant.*

C'est lui !... nous sommes pincés !

EMMELINE.

Allez !

ARMAND.

Adieu ! adieu ! (*Il sort précipitamment avec Kirchet.*

SCENE X.

EMMELINE, FRÉDÉRIC, Mme LAROCHE.

FRÉDÉRIC, *entrant par la porte du colonel.*

Je la verrai !

EMMELINE.

Ah ! c'est vous !

FRÉDÉRIC.

Madame! eh mais! qu'avez-vous? vous voilà toute tremblante.

EMMELINE.

C'est que j'avais cru, je craignais... il me quitte...

FRÉDÉRIC.

Qui donc?

EMMELINE.

Monsieur Dalber.

FRÉDÉRIC.

Armand!...

EMMELINE.

Où en êtes-vous? qu'avez-vous obtenu ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! mon Dieu... apprenez... (*On entend madame Laroche.*)

EMMELINE.

Chut ! quelqu'un...

Mme LAROCHE, *en toilette.**

Eh bien ! tout est prêt pour le départ, vous ne venez pas? et mon frère? (*Reconnaissant Frédéric.*) Ah! monsieur, pardon! je croyais le trouver ici !

FRÉDÉRIC.

Je le quitte à l'instant, madame.

Mme LAROCHE.

Ah! j'y suis!... vous venez le voir pour votre protégé.

FRÉDÉRIC.

C'est cela même.

EMMELINE.

Et espérez-vous réussir ?

FRÉDÉRIC.

Je ne sais... j'ai remis au colonel une lettre du ministre qui permet, au besoin, le remplacement de mon étourdi, si le colonel n'a pas de raison pour le retenir.

* Emmeline, madame Laroche, Frédéric.

Mme LAROCHE.

Alors, cela va tout seul.

FRÉDÉRIC, *jetant un regard à Emmeline.*

Mais non, on a contre lui des soupçons graves, et en attendant, il est à la salle de police, peut-être au cachot, pour s'être absenté, enivré, que sais-je?... Il est même question d'un conseil de guerre...

EMMELINE, *très-émue.*

Ah!

Mme LAROCHE.

Est-ce qu'il aurait manqué à un de ses chefs?

FRÉDÉRIC.

On le craint.

Mme LAROCHE.

Tant pis! pour cela on est inexorable.

FRÉDÉRIC.

C'est d'autant plus malheureux que j'ai trouvé un lancier, qui a fini son temps, et qui consentirait à le remplacer.

EMMELINE.

Et croyez-vous que votre ami puisse se justifier?

FRÉDÉRIC.

Je l'espère. Il prétend qu'il a passé la soirée, en secret, chez une dame Pomponne, une cabaretière...

Mme LAROCHE.

Pomponne! ha! ha! ha!... la fiancée du trompette!

EMMELINE.

Mais cette femme...

FRÉDÉRIC.

Je l'ai vue.

Mme LAROCHE.

Et elle avoue?

FRÉDÉRIC.

Tout!

Mme LAROCHE, *riant.*

Ha! ha! ha! ce pauvre trompette!

SCENE XI.

LES MÊMES, LE COLONEL, CANARD, *ensuite* POMPONNE.

LE COLONEL, *à Canard qui le suit.*

Oui, je vais au conseil

EMMELINE.*

Le colonel !

Mme LAROCHE.

Comment ! tu vas au conseil ! tu ne pars donc pas avec nous ?...

LE COLONEL.

Cela m'est impossible !

EMMELINE.**

Ah ! colonel, vous nous manquez de parole !... ce n'est pas bien !

LE COLONEL.

Mon Dieu ! belle dame, je suis désolé de ce retard; mai une lettre que monsieur m'a remise m'empêche de partir avec vous... Je vous suivrai de près.

Mme LAROCHE.

Eh bien, nous partirons sans toi.

EMMELINE.

Mais non.

CANARD, *apercevant Pomponne qui entre.*

Ah ! Pomponne !...

TOUS, *à part.*

Pomponne !

POMPONNE.***

Oui, mon colonel, c'est moi qui vous apporte le certificat...

LE COLONEL.

Quel certificat ?

POMPONNE.

Eh bien ! le certificat...

CANARD.

Pour être ma femme.

LE COLONEL.

Imbécile !

CANARD.

Oui, mon colonel.

LE COLONEL.

Gardez votre certificat, je ne veux pas d'un pareil mariage...

CANARD.

Ah ! bien !

LE COLONEL.

Je tiens à l'honneur de mes soldats comme au mien... et je

* Emmeline, madame Laroche, le Colonel, Canard, au fond, Frédéric.
** Madame Laroche, Emmeline, le Colonel, Frédéric.
*** Mme Laroche, Emmeline, le Colonel, Pomponne, Canard, Frédéric.

ne permettrai pas que ce nigaud-là épouse une femme chez qui le lancier Dalber se vante d'avoir passé une partie de la nuit dernière.

EMMELINE, *à part.*

Ciel!

Mme LAROCHE.

C'est juste.

POMPONNE, *descendant vivement.*

Mais... (*Frédéric lui pousse le coude, elle se tait.*)

CANARD, *descendant de même.*

C'est-il Dieu possible!

POMPONNE, *sous le regard de Frédéric.*

Mais... c'est-à-dire... mon colonel...

CANARD.

Mais non.

FRÉDÉRIC, *bas, pendant que le colonel jette un regard sur Canard.*

Allez donc!...

POMPONNE.

Si fait!..

LE COLONEL, *la regardant.*

Ah!... (*Frédéric s'est éloigné.*)

EMMELINE, *souriant.**

En vérité, colonel, vous me faites assister à un singulier interrogatoire.

LE COLONEL.

Pardon, madame... c'est que vous vous intéressez vous-même à ce lancier,..

EMMELINE.

Mais pas du tout, je ne le connais pas...

Mme LAROCHE.

Un drôle, un débauché.

FRÉDÉRIC.

Permettez, colonel, pour une peccadille...

LE COLONEL, *sévèrement.*

Vous appelez cela une peccadille, monsieur! un soldat qui viole la consigne et s'échappe de la caserne pour aller passer la nuit et s'enivrer chez la fiancée de son camarade!...

CANARD, *avec colère.*

Mais non!

* Madame Laroche, Emmeline, le Colonel, Frédéric, Canard, Pomponne.

LE COLONEL.

Elle l'avoue. (*Frédéric la regarde.*)

POMPONNE.

Oui, colonel, c'est vrai.

CANARD, *exaspéré.*

Eh bien, non ! ce n'est pas vrai !... puisqu'il était au château de Grandchamp, là !

Mme LAROCHE.

Au château...

CANARD.

En bourgeois.

EMMELINE, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! quelle folie !

LE COLONEL, *sérieux.*

Vous trouvez !

POMPONNE, *à Canard.*

C'est un mensonge que tu dis là.

FRÉDÉRIC, *bas à Canard.*

Taisez-vous !

CANARD.

Je ne veux pas me taire ! parce que Pomponne est une honnête fille.

POMPONNE.

Non !

CANARD.

Si t'es une honnête fille.

POMPONNE.

Non !

CANARD.

Si !

POMPONNE.

Mais, Canard...

CANARD.

Et je l'épouserai tout de même, parce que ce n'est pas vrai !

EMMELINE.

Ah ! je comprends l'entêtement de ce garçon !... il trouve comme vous de la ressemblance.

Mme LAROCHE.

Quelle ressemblance ?

LE COLONEL.

C'est possible !

KIRCHET, *entrant.*

Le conseil fait prévenir mon colonel qu'il est assemblé.

LE COLONEL.

C'est bien !... j'y vais... Ah !... le lancier Dalber est à la salle de police ?

KIRCHET.

Non, mon colonel.

LE COLONEL

Comment non !

KIRCHET.

C'est que... Je vas vous dire, mon colonel... il se trouve que, comme je l'emmenais, il a z'éprouvé z'une défaillance, à cause du sang qu'il perdait du bras droit, dont auquel il est blessé.

Mme LAROCHE.

Blessé !

KIRCHET.

Il est à l'infirmerie où z'on le surveille. (*Mme Laroche descend à lui.*)

POMPONNE, *à Canard.*

Tu avais bien besoin de dire ça, mauvais cœur.

CANARD.

Moi, mauvais cœur !

Mme LAROCHE,** *près de son frère.*

Explique-moi donc... (*Le colonel la fait taire en lui serrant la main; il jette un regard de reproche à Emmeline, se dirige vers la porte sans rien dire, regarde de nouveau Emmeline, puis Frédéric avec colère, et sort brusquement. Kirchet le suit. Canard et Pomponne sortent après eux en se disputant.*)

POMPONNE.

Cest votre faute.

CANARD.

Mais non !

POMPONNE.

Si fait! (*Il disparaissent.*)

Mme LAROCHE, *après un silence.*

Mais que veut dire...

FRÉDÉRIC, *s'élançant vers la porte.*

Oh ! il est perdu !

* Emmeline, madame Laroche, Kirchet, le Colonel, Frédéric, Canard, Pomponne.

** Emmeline, Kirchet, le Colonel, madame Laroche, Frédéric, Canard, Pomponne.

EMMELINE, *très-émue.*

Oh! non! tâchez de le voir, de le sauver.

FRÉDÉRIC.

Oui, oui! (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

EMMELINE, Mme LAROCHE.

EMMELINE.

Ah! le malheureux!

Mme LAROCHE.

Mais enfin qu'y a-t-il? Cette émotion de mon frère, le trouble où je vous vois...

EMMELINE.

Le colonel sait tout!

Mme LAROCHE.

Quoi donc? ce soldat...

EMMELINE.*

C'est ce jeune homme, qui, cette nuit au château, l'a irrité avec tant d'imprudence.

Mme LAROCHE.

Lui qui a plaisanté, blessé son colonel! mais, ma bonne petite, c'est un homme mort.

EMMELINE.

Ah! ne dites pas cela!

Mme LAROCHE.

Mais si fait!... un soldat qui s'est échappé de sa caserne, en bourgeois, contre l'ordonnance, qui a profité de son incognito pour se battre avec son colonel qu'il connaissait! Il sera envoyé devant le conseil de guerre, qui ne peut faire moins que de le condamner à être fusillé... et, ma foi! il ne l'aura pas volé!

EMMELINE, *avec désespoir.*

Oh! c'est impossible! et s'il faut fléchir le colonel, parlez, conseillez-moi, que faut-il faire?

Mme LAROCHE.

Vous vous intéressez donc beaucoup à lui!

EMMELINE.

Oh!... à sa famille... à sa sœur!... et jugez donc, il s'est compromis à ce bal... chez ma tante... (*A part.*) pour moi!

Mme LAROCHE.

Cela dépend de mon frère, rien n'est perdu, peut-être, il vous aime... et on obtient tout d'un mari... surtout quand il ne l'est pas encore!

* Madame Laroche, Emmeline.

EMMELINE.*

Oh ! oui, oui ! (*Elle va vivement au bureau et écrit.*)

Mme LAROCHE.

Mais si quelque autre que lui sait ce qui s'est passé, je ne réponds de rien. La discipline est inexorable, et il ne dépendrait pas du colonel lui-même ! Moi, je serais du conseil, je le condamnerais !..

EMMELINE.

Vous !

Mme LAROCHE.

Voilà comme nous sommes dans l'armée !

EMMELINE, *se levant avec indignation.*

Mais c'est affreux, ce que vous me dites là ! mais c'est... (*Madame Laroche la regarde avec surprise, elle reprend d'un ton affectueux.*) Non... vous avez raison, ma bonne madame Laroche ! ma sœur !

Mme LAROCHE.

Votre sœur !

EMMELINE.

Tenez... voici ma lettre... faites-la remettre au colonel.. Oh! je vous en prie, je vous en supplie !

Mme LAROCHE.

Tout de suite.. soyez donc plus calme !.. où en serais-je, si je me révolutionnais toutes les fois qu'il y a des malheurs pareils? (*Elle sort.*)

EMMELINE, *seule.*

Allez vite ! (*Seule.*) Ah ! quelle dureté de cœur !.. quand je donne ma vie, plus que ma vie, pour le sauver !

SCENE XIII.

EMMELINE, ARMAND, *il entre vivement par le cabinet du colone , referme la porte, et écoute si on le poursuit.*

EMMELINE, *l'apercevant.***

Ah !

ARMAND.

Que vois-je ? mais où suis-je donc ici ?

EMMELINE.

Chez le colonel !

ARMAND.

Encore !.. près de vous !.. Ah ! je ne me croyais pas aussi heureux.

* Emmeline, madame Laroche.

** Emmeline, Armand.

EMMELINE.

Mais je vous croyais arrêté !

ARMAND.

Quand j'ai vu que tout était découvert, j'ai compris que j'étais perdu !

EMMELINE, *en larmes.*

Ils vous feront grâce !

ARMAND.

Grâce de la mort, peut-être, pour me condamner à vivre flétri, déshonoré, dans quelque lieu infâme !.. Oh ! jamais, jamais !.. Et alors, dans cette infirmerie d'où on allait me jeter au cachot... profitant d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi,... j'ai pris la fuite,... j'ai traversé une cour déserte, et, me précipitant dans un escalier qui s'ouvrait devant moi, je suis arrivé jusqu'ici... sans savoir où je venais,.. mais espérant du moins trouver une arme pour leur échapper, pour sauver le nom de mon père !

EMMELINE, *avec explosion.*

Oh ! non... pensez à ceux qui vous aiment, aucun sacrifice ne leur coûtera pour vous sauver !

ARMAND.

Ce n'est plus possible.

EMMELINE.

Si fait, vous vivrez !

ARMAND.

Oh ! pour vous ! pour vous aimer !

EMMELINE, *avec douleur.*

Oh ! ne pensez plus à moi, (*avec plus de force*) mais à votre père, qui serait trop puni de sa sévérité.., à votre sœur qui n'attend que votre présence pour être heureuse !... Je ne puis que vous rendre à votre famille... vous m'oublierez !

ARMAND.

Oh ! vous ne le pensez pas... Je vous aime !

EMMELINE.

Oh ! taisez-vous ! taisez-vous ! On vous poursuit sans doute ; on va venir ; il faut vous cacher à tous les yeux, jusqu'à ce que j'obtienne du colonel qu'il vous fasse échapper, passer à l'étranger. Que sais-je ? Mon Dieu ! je n'entends rien à ces questions de conseil de guerre, de discipline, mais je me jetterai à ses pieds !

ARMAND.

Vous! non, non ; je ne veux rien de lui par vous... Puisque le hasard me ramène chez lui, je le verrai... je lui parlerai, mais en soldat.

EMMELINE.

Oh! pas maintenant!

KIRCHET, *en dehors.*

Mais si fait! par ici!...

Mme LAROCHE, *de même.*

Vous êtes fou!

EMMELINE.

Écoutez!

ARMAND.

On vient m'arrêter!

EMMELINE

Oh! de grâce, sortez!... là! là! (*Elle indique l'appartement de madame Laroche.*)

ARMAND.

Madame!

EMMELINE.

Oh! je vous en prie. (*Il sort précipitamment, Emmeline reste devant la porte.*)

SCENE XIV.

EMMELINE, KIRCHET, Mme LAROCHE, *ensuite* LE COLONEL.

Mme LAROCHE.

Mais vous êtes fou, vous dis-je!

* KIRCHET.

Je vous assure, ma commandante, qu'il a pris par le petit z'escalier.

EMMELINE, *s'efforçant d'assurer sa voix.*

Que demande ce soldat?

Mme LAROCHE.

Il court après ce lancier, ce Dalber...

EMMELINE, *jouant la surprise.*

Ce Dalber! il s'est échappé?

KIRCHET.

Oui, madame, mais on le repincera!

* Madame Laroche, Kirchet, Emmeline.

** Madame Laroche, Kirchet, le Colonel, Emmeline.

Mme LAROCHE.

Pas ici, vous dis-je! je ne suis pas sortie, et je ne l'ai pas vu!...

EMMELINE.

Non... non... madame ne l'a pas vu..

KIRCHET, *montrant la gauche.*

Il a peut-être filé là, chez le colonel!...

EMMELINE.

Là!... C'est possible!

Mme LAROCHE.

Voyez!...

LE COLONEL, *paraissant au fond.*

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

EMMELINE, *effrayée.*

Ah!

Mme LAROCHE.

Mon frère!

KIRCHET, *s'arrêtant.*

Mon colonel!

LE COLONEL.

Que se passe-t-il donc ici?

KIRCHET.

Ah! saperlotte!

Mme LAROCHE.

C'est ce maréchal des logis...

KIRCHET, *tremblant.*

C'est moi z'il est vrai, mon colonel; mais je ne suis pas fautif. Il a profité de ce que je parlais-t-à l'infirmier pour prendre sa volée.

LE COLONEL.

Qui donc?

KIRCHET.

Lui, mon colonel, Dalber.

Mme LAROCHE

Mais nous ne l'avons pas vu. (*Emmeline fait signe que non.*)

KIRCHET.

Je suis sûr et certain qu'il est dans le petit z'escalier. (*Il remonte vers le cabinet.*)

LE COLONEL, *qui a saisi les regards d'Emmeline.*

Maladroit! (*Il va à la porte de droite.*)

* Madame Laroche, Emmeline, Frédéric, le Colonel, Kirchet, Armand.

EMMELINE.

Grand Dieu !

SCENE XV.

LES MÊMES, ARMAND, *puis* FRÉDÉRIC, *ensuite* CANARD, POMPONNE.

LE COLONEL, *ouvrant la porte de madame Laroche.*

Sortez ! monsieur, sortez ! (*Armand paraît ; Frédéric entre par le fond et reste au deuxième plan.*)

KIRCHET.

Ah ! bah ! mon gaillard ! (*Le colonel l'arrête du geste.*)

Mme LAROCHE.

C'est donc pendant que j'étais sortie.

LE COLONEL.

Probablement. (*D'un ton mesuré à Armand.*) Vous n'appartenez plus à mon régiment, monsieur... et... par bonheur pour vous, votre acte de remplacement a été daté d'hier et couvre votre faute...

EMMELINE.

Colonel !

LE COLONEL, *avec douceur lui montrant sa lettre.*

N'est-ce pas ce que vous demandez, madame... pour prix de votre main ?

ARMAND, *entre ses dents.*

C'est donc cela.

LE COLONEL, *vivement.*

Monsieur !... (*Mouvement d'Emmeline. — Il reprend d'une voix douce et avec un peu d'amertume.*) On me juge donc bien mal, en effet, que vous me croyez capable d'un pareil marché ! — Allez, monsieur, et dites à monsieur de Boisse qu'il n'a rien à craindre d'un homme qui lui a fait l'honneur de croiser le fer avec lui ! (*Armand s'incline. — Le colonel continue très-ému en déchirant la lettre d'Emmeline.*) Si vous ne m'aimez pas, du moins estimez-moi, madame...

Mme LAROCHE.

C'est bien, morbleu ! (*Canard paraît au fond avec Pomponne.* *

EMMELINE, *attendrie.*

Ah ! colonel, tant de bontés ne seraient rien pour nous sans votre amitié

* Madame Laroche, le Colonel, Canard, Frédéric, Emmeline, Armand, Kirchet.

ARMAND, *de même.*

Heureux si ma reconnaissance pouvait un jour la mériter! (*Le colonel s'incline legèrement devant Emmeline.*)

CANARD, *au fond.*

Je l'épouserai tout d'même, mon colonel?...

LE COLONEL.

Soit! marie-toi, puisqu'on t'aime!... morbleu! (*Il vient près de sa sœur, qui lui serre la main.*)

KIRCHET, *bas à Armand.*

C'est z'un cheval!...

ARMAND.

Qui a du cœur! (*Armand s'approche d'Emmeline, qui lui fait signe d'être discret. Frédéric fait un pas vers lui; Kirchet le regarde avec regret.*)

FIN.